

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

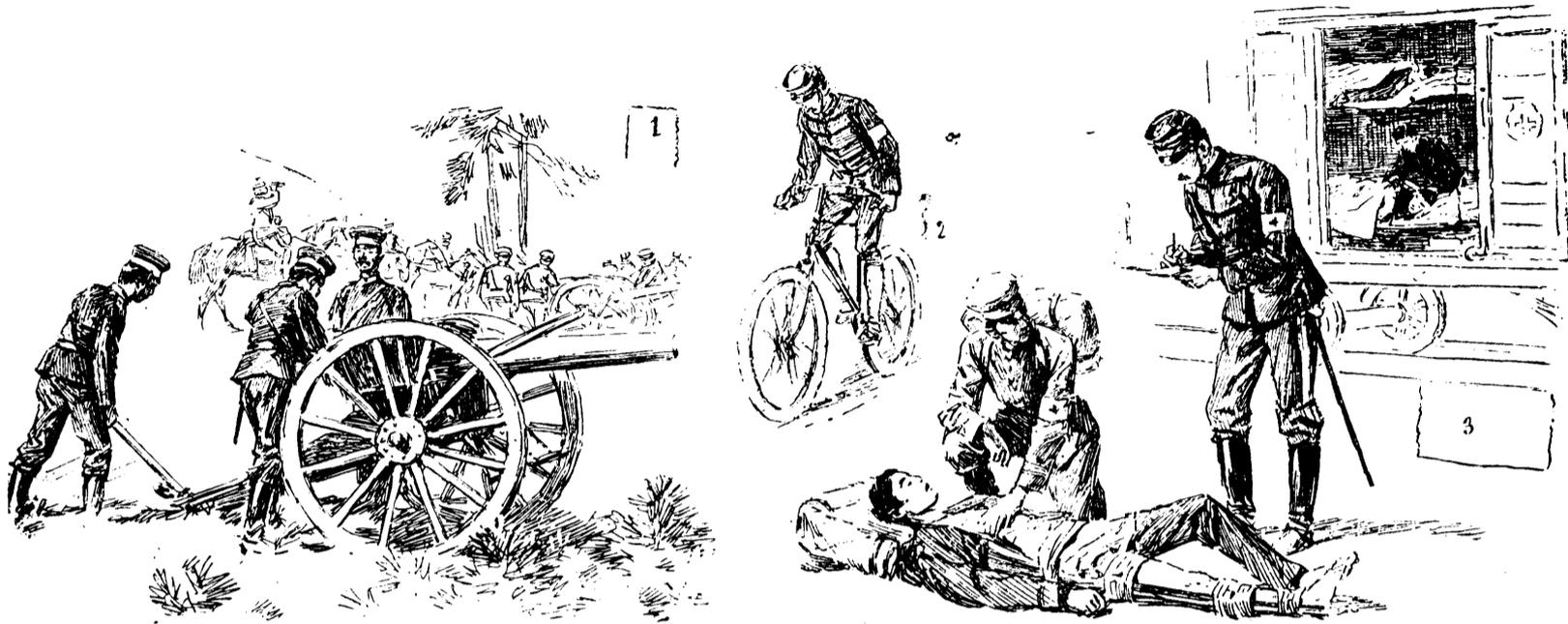
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11<sup>ME</sup> ANNÉE, No 548—SAMEDI, 3 NOVEMBRE 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

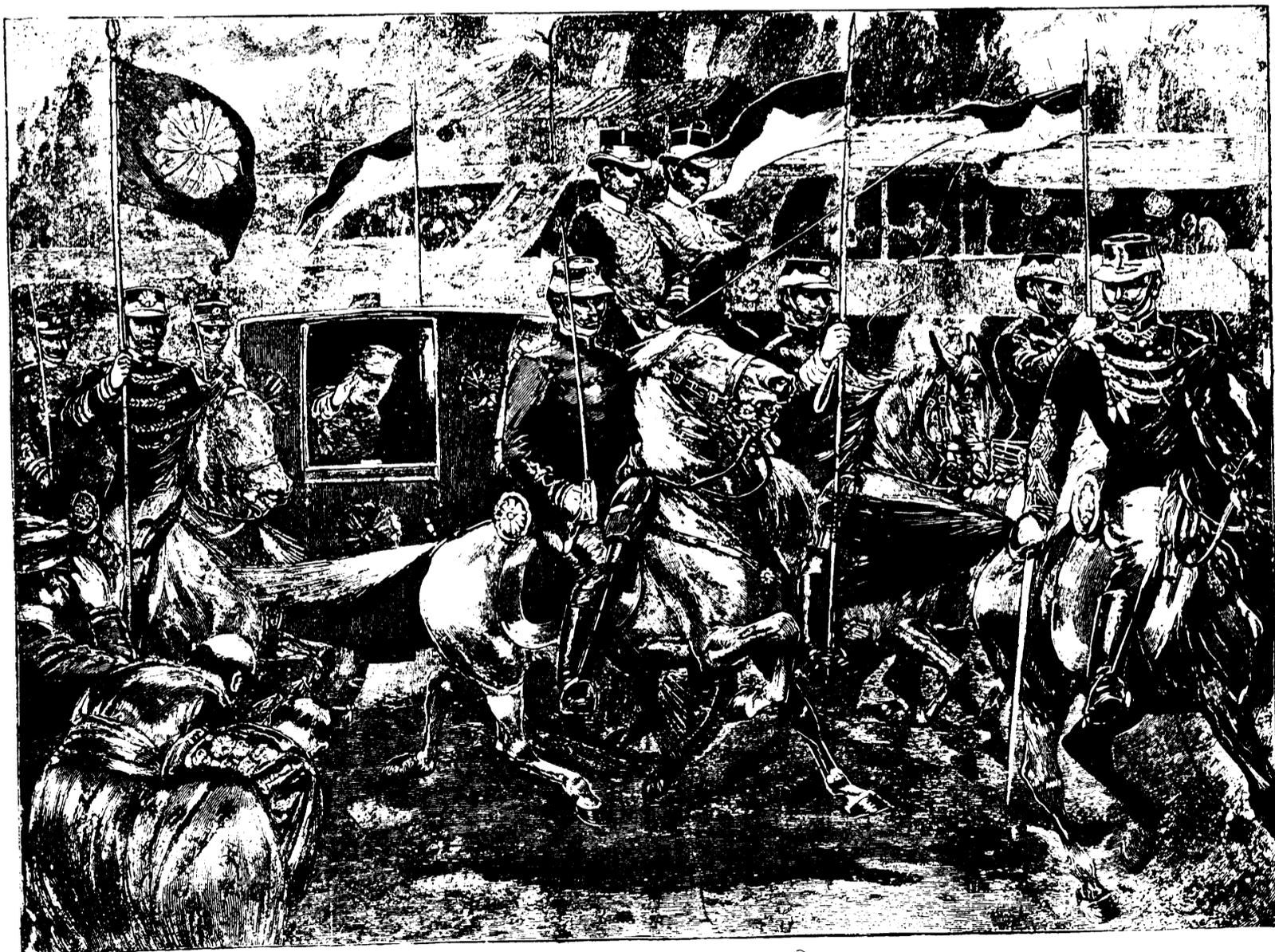
La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'ARMÉE JAPONAISE : 1. ARTILLERIE

2 UNE ESTAFFETTE

3. AMBULANCE



L'EMPEREUR DU JAPON, S.M. MUTSU-HITO, PASSANT DANS LES RUES DE TOKIO

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 3 NOVEMBRE 1894

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre Nous, par Léon Ledieu.—Malbrouk, par Benjamin Suite.—Notes et impressions.—Poésie : Le baiser d'une mère, par H. H. Bramat.—Les merveilles de l'architecture : Les grands travaux de l'antiquité comparés aux travaux modernes (avec gravure), par P. Colonnier.—L'empereur du Japon.—La guerre en Asie.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—Poésie : Respect aux morts, par l'abbé Léon (hémin).—Le jour des morts.—Les noisettes, par Henry Carville.—La mode (avec gravures).—La vie privée à travers les âges, par A. Pignet.—Chronique de la mode, par B. anche Valmont.—Le jeu d'Échecs.—Choses et autres.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—L'armée japonaise : 1. Artillerie ; 2. Une estafette ; 3. Ambulance.—L'empereur du Japon passant dans les rues de Tokio.—Portraits des membres du comité de régie des étudiants en droit de l'université Laval.—A travers le Canada : Saint-Félicien : Au milieu des gerbes de blé.—Mattawa : Sur la rivière Hippawa.—Saint-Jean : La rue Richelieu.—Montréal : Vue d'un tramway électrique à l'encroisement des rues Saint-Denis et Ontario.—Gravures de mode.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOS PRIMES

## LE CENT-VINGT-CINQUIÈME TIRAGE

Le cent-vingt-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'OCTOBRE), aura lieu samedi, le 3 NOVEMBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.



\* \* Voici la Toussaint, puis le jour des morts. C. jour des morts me fait souvenir d'une des meilleures poésies d'Alphonse Poisson : *Brevis vita* :

Mon regard éperdu sondait la mer sans borne  
Et là, seul, je songeais. L'esprit rêveur et morne,  
A la vie éphémère, à nos jours qui s'en vont  
Plus vite que les flots du fleuve vagabond.  
Le flot pousse les flots et, de même, les hommes,  
Passant sur cette terre ainsi que des fantômes,  
Tombent pour faire place à ceux du lendemain.  
Mobile est l'océan, ainsi le genre humain.  
Les générations se succèdent, s'entassent  
Sans repos d'un moment, comme les flots qui passent.  
Mais ces derniers du moins n'ont pas leur reflux ?  
Vers leur source nos jours ne nous ramènent plus !  
Toujours mûr est l'épi, la moisson toujours prête  
Pour le temps sans pitié, faucheur que rien n'arrête ;

Et comme on voit la plaine onduler sous les vents ;  
Son souffle cirque au sol la touffe des vivants :  
La poussière des morts couvre la terre entière  
Et ce globe n'est plus qu'un vaste cimetière.

\* \* Oai, la vie est courte, mais les jeunes gens la dévorent avec tant de plaisir qu'ils ne prennent nul souci de sa brièveté, et ce n'est que quand les cheveux blanchissent que l'on commence à penser au peu de jours qui nous restent à vivre.

Louis Veillot, — un écrivain dont je suis heureux cependant de ne pas partager toutes les idées, — disait un jour dans un article sur "Ce qu'en-seignent les morts" :

"Écoutez le *tic tac* de votre montre : c'est le bruit d'une machine qui vous traîne avec une bien autre vitesse que celle des locomotives. *Tic tac, tic tac*, ce ne sont plus des lieues, ce sont des années qu'elle dévore. *Tic tac*, vous n'êtes plus enfant ; *tic tac*, vous n'êtes plus jeune ; *tic tac*, la vie passe ; *tic tac*, la vie est passée "

Et, plus loin, ce passage vraiment consolant, ces lignes empreintes non pas seulement d'une profonde croyance, mais d'une certitude absolue qui met l'âme à l'aise, même quand on pense à cette effrayante chose que l'on nomme la mort :

"Il semble que tous ces morts auraient souri dans leur bière en nous voyant aller, nous autres, prétendus vivants, si préoccupés et si pressés, croyant si bien savoir où nous courons, en réalité le sachant si peu. Car, après tout, nous n'allons qu'à la mort et au jugement, qui sont les choses en général à quoi nous pensons le moins.

"Il faut que je vous le dise, puisque j'en ai le cœur et l'esprit obsédés : nous aussi, nous, chrétiens, nous donnons trop sujet aux morts de se moquer de nous. Qu'ils regardent en pitié les philosophes, les païens, les aveugles, vivants jouant à colin-mallard, les mains tendues vers toutes les convoitises, à la bonne heure ! Mais nous, par la grâce de Dieu, nous savons tout ce que savent les morts : prenons donc volontairement, pour l'amour de nous-mêmes, un peu de leur sagesse forcée ; tâchons de regarder passer au lieu de nous mettre à courir."

Ne soyons donc pas trop tristes et pensons aux choses de la vie ; prenons là sous son côté le moins fanébre, regardons la comédie humaine.

\* \* Je n'aime pas les chats ; cet animal ne me dit, pas plus qu'aux rats de La Fontaine, rien qui vaille ; ses manières doucereuses ne me plaisent guère et je lui trouve de faux airs de politicien qui ne me séduisent pas du tout, mais je n'en veux nullement aux personnes qui les chérissent, tout en me défiant un peu d'elle.

Henri III aimait les chats, ce fut un triste sire. Richelieu en avait toujours une demi-douzaine dans son cabinet de travail, mais vous savez tout ce que la politique de ce célèbre homme d'état, avait de félin et par conséquent de cruel.

Si l'on fouille un peu les temps anciens, on voit que les Arabes adoraient un chat d'or.

En Égypte, on constate la même chose. On vouait les enfants au chat, comme de nos jours on les voue à la Vierge, au bleu, au blanc.

En Turquie, le chat qui est considéré comme un animal pur, à cause d'une aventure arrivée à Mahomet et que je vous conterai tout à l'heure, le chat, dis-je, a droit d'entrée dans les maisons, alors que le chien en est proscrit.

En nombre de villes de pays musulmans il existe des refuges et des hôpitaux pour les chats malades ou sans asile. Les citoyens leur apportent à manger et un voyageur dit à ce sujet : "Je me suis souvent arrêté, devant ce curieux spectacle et ces chats avaient sur leurs bonnes faces une véritable expression de béatitude."

\* \* Mahomet aimait les chats ; il avait même pour eux beaucoup d'égards, comme le prouve le récit suivant :

"Le chat du Prophète s'était un jour couché sur la marche de son habit et semblait y méditer si profondément, que Mahomet, pressé de se rendre à la prière, mais n'osant le tirer de son extase, coupa, pour ne pas le déranger, cette partie

de son vêtement. A son retour, le chat, qui était revenu de son assoupissement, vint lui faire la révérence pour le remercier d'une attention si marquée. Mahomet comprit ce que cela signifiait, et assura au chat, qui faisait le gros dos, une place dans son paradis. Ensuite, passant trois fois la main sur l'animal, il lui imprima par cet attouchement la vertu de ne jamais tomber que sur ses pattes."

Cette aventure me semble, à vrai dire, être un canard de haute volée, mais il n'en prouve pas moins que le chat a eu des amis très bien placés dans le monde.

Très bien vas dans l'antiquité, les chats se sont acquis une fort mauvaise réputation au moyen âge, alors qu'on les accusait d'assister au sabbat et d'y danser avec les sorcières.

\* \* Sans avoir des idées moyen-âge, — oh, non, je vous le jure, — les chats, je le répète, me sont tout à fait antipathiques mais j'admets, cependant, qu'il peut exister des hommes et des femmes très honnêtes quoique aimant ces félins et, je n'en veux pour preuve que cette excellente madame Morley, de Montréal, à qui on a causé une foule d'ennuis, parcequ'elle gardait chez elle une centaine de chats, plus ou moins, sans garantie de nombre précis.

Pourquoi ? Parcequ'ils se servaient de l'organe sonore dont la Providence les a doués.

S'il est cependant quelque chose qui ne me déplaît pas dans ces animaux c'est leur voix. Je ne déteste pas les exclamations, les ragissements qu'ils poussent la nuit, en certaines saisons, alors qu'ils se poursuivent sur les toits, rodent dans les gouttières, sautent dans les cours et se livrent des combats qu'ils accompagnent de défis et de harangues à la façon des héros d'Homère.

Grew et Leclerc, deux savants, ont dit : "Les chats sont très avantageusement organisés pour la musique ; ils sont capables de donner diverses modulations à leur voix et, dans l'expression des différentes passions qui les occupent, ils se servent de différents tons."

Même, après sa mort, le chat prouve encore que son organisation est bien celle du musicien. N'est-ce pas avec ses boyaux que l'on fait les meilleures chanterelles, les cordes les plus sonores ?

\* \* Le chat peut devenir une source de revenus, même en ne comptant pas sur ses boyaux, et je n'ai jamais compris que le Conseil de-Ville ne les regarde pas comme un animal municipal, c'est à dire payant patente, à l'instar du chien.

Le chien est utile, il garde les champs et la ville, et pourtant on le taxe.

Le chat qui, d'après M. de Buffon "est un domestique infidèle," et j'ajouterai qui s'entend souvent avec les rats pour mieux piller la maison, n'est qu'un animal de luxe, un musicien que l'on entretient pour le plaisir des oreilles seulement, car ceux qui prennent les souris sont tellement rares qu'on ne les retrouve guère que dans la fable.

Pourquoi donc ne pas taxer les chats et ne pas les taxer beaucoup plus que les chiens ?

Un impôt sur les chats, les serins (à plumes) et les pianos suffiraient aux besoins d'un refuge pour les malheureux, institution qui brille par son absence, puisqu'on ne trouve d'autre moyen pour secourir les pauvres sans feu ni lieu, que de les envoyer en prison, punition qu'ils ne méritent nullement.

Le comité des finances de Montréal devrait bien méditer ce que je viens d'écrire.

\* \* L'horizon politique de l'Europe se couvre de points noirs et les peuples se demandent tout bas ce que demain va produire.

Vingt-quatre ans de paix, semblent bien longs à ceux qui ne rêvent que conquêtes et bataille.

La démission du chancelier de l'empire d'Allemagne a fait naître déjà bien des appréhensions, mais ce qui se passe en Russie est de beaucoup plus grave.

Le czar est mourant, l'impératrice de Russie est presque dans le même état et l'on annonce encore que leur second fils est atteint d'une mala-

die dont les médecins ne se rendent pas bien compte.

Des choses aussi graves se passant dans la même famille et surtout dans celle de l'homme qui commande un des plus grands empires du globe s'expliquent difficilement.

On murmure timidement le mot d'empoisonnement et l'on se demande si les nihilistes n'auraient pas abandonné les bombes pour se servir d'un moyen plus sûr et plus discret pour en arriver à leurs fins.

Le czar est ami de la France et l'on peut dire que c'est lui qui a maintenu la paix en Europe depuis dix ans. Dieu sait ce qu'il arrivera s'il disparaît, car il serait peu prudent de s'en rapporter aux paroles de l'empereur d'Allemagne.

\* \* Il existe en journalisme une sorte de vol que les lois n'ont pas prévu et qu'elles seraient, du reste, impuissantes à réprimer, c'est l'extorsion d'attention sous de faux prétextes.

En voulez-vous un exemple ? Je prends un journal de la Province de la semaine dernière.

"L'œuvre commencée par Joe Beef à Montréal se continue dans son ancien restaurant d'une manière admirable. Durant l'année qui vient de s'écouler les malheureux qui ont trouvé à manger et à coucher se comptent par milliers. C'est une œuvre vraiment philanthropique, et qui mérite à un haut degré l'encouragement des personnes charitables. Nous connaissons bon nombre de gens riches qui se trouvent tout-à-coup dans une ville étrangère sans le sou et sans rien pour se mettre sous la dent. Il suffirait que ceux qui sont favorisés de la fortune formassent une espèce d'association. Nous pourrions de cette sorte avoir dans Trois-Rivières, Sorel, Québec, n'importe où, notre Joe Beef Canteen. Pratiquons ce qui se fait à Montréal et nous conserverons notre titre de ville hospitalière par excellence. Dans la Canteen établie à Montréal, on se propose d'adopter encore un nouveau moyen de secourir les nécessiteux. Il paraîtrait que les promoteurs de l'œuvre reconnaissent l'efficacité... de tel remède, etc., etc."

Et cela continue pour faire une réclame à une décoction quelconque qui revient au fabricant à un quart de cent et qui nous est revendue vingt-cinq cents dans les magasins de détail.

Certes, le moyen est bon, mais il est canaille.

On attire notre attention sur un article soignant philanthropique, et cela finit par l'annonce d'une drogue.

\* \* Il y a quelque vingt ans, alors que j'étais encore très *green* dans le pays, j'ai été pris de la même manière, mais cela m'a servi de leçon et, depuis cette époque, quand je vois un titre alléchant, je cours vite à la fin pour m'assurer du sérieux ou de la blague de la chose.

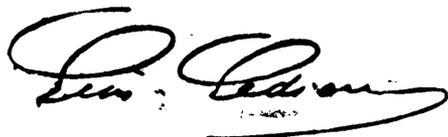
Donc, ce jour-là, je pris la *Minerve* ou le *National*, je ne sais plus au juste, et je las un titre tout à fait en rapport avec les nouvelles qui nous arrivaient de France :

*Duel probable entre le duc d'Aumale et le prince Napoléon.*

Je savais que ces deux personnages se détestaient et d'avance, je me délectais à l'idée de voir Plon-plon bien saigné par le vainqueur de plus d'une bataille d'Afrique, — car j'aime le duc d'Aumale, il est bon soldat et pas du tout prétendant, comme son neveu.

L'entrefilet n'était pas mal écrit du tout, mais, quelle ne fut pas mon humiliation en arrivant à la fin qui n'était, somme toute, qu'une réclame pour un poison qui donne mal aux dents ou des cors aux pieds.

Désirez-vous de la littérature sous de faux prétextes.



La maternité, c'est l'orgueil et l'égoïsme permis. — MARCEL PREVOST.

## MALBROUK



POUR vous parler de Mironton, j'entonne la chanson de Malbrouk.

Vous savez tous quel personnage c'était que John Churchill, duc de Marlborough, courtisan dans l'âme, ambitieux outré, intrigant et perfide à l'excès, qui sortit de rien, monta au sommet de l'échelle sociale, tomba de son haut, reprit de l'ascendant, gagna des batailles et mourut dans la disgrâce. Il était appelé *le bel Anglais*. Sa femme lui ressemblait par la beauté du corps, la souplesse de son esprit, sa cupidité, sa rage de parvenir par tous les moyens, et le ton dominateur qui finit par causer sa chute.

Il y a bien là de quoi faire une chanson, n'est-ce pas ?

Le loustic qui a imaginé la célèbre complainte de Malbrouk s'est inspiré de la fausse nouvelle qui courut en 1709, immédiatement après la bataille de Malplaquet, que le duc de Marlborough était mort et, sans aucunement se gêner, il a imité le *Convoi du duc de Guise*, que tout le monde paraissait avoir oublié. Il va jusqu'à copier certaines strophes mot pour mot.

De 1709 à 1781, les Français ne prêtèrent pas la moindre attention à *Malbrouk s'en va-t-en guerre*, mais après la naissance du dauphin de France il se trouva que la nourrice qu'on lui avait donné connaissait quelques chansons de sa province, et Marie-Antoinette se plaisait à les lui faire interpréter. De ce nombre était *Malbrouk*, que la reine mit en vogue à la cour.

La Révolution passa bientôt après, sans trop nuire à la chanson, et quand vint le Consulat elle servit à faire dépêcher les Anglais.

Madame Poitrine, la nourrice du dauphin, se servait du texte suivant, qui doit différer quelque peu de la composition originale, mais il a été impossible, jusqu'à présent, de retrouver celle-ci. Donnons-là telle que les familiers de l'Œil-de-Bœuf la chantaient :

Malbrouk s'en va-t-en guerre,  
Ne sait quand reviendra.

Il reviendra z'à Pâques  
Ou à la Trinité.

La Trinité se passe,  
Malbrouk ne revient pas.

Madame à sa tour monte  
Si haut qu'ell' peut monter.

Elle aperçoit son page  
Tout de noir habillé.

Beau page, ah ! mon beau page  
Qu'ell' nouvelle apportez ?

Aux nouvelles que j'apporte  
Vos beaux yeux vont pleurer.

Quittez vos habits roses  
Et vos satins brochés.

Monsieur Malbrouk est mort,  
Est mort et enterré.

J'ai vu porter z'en terre  
Par quatre z'officiers.

L'un portait sa cuirasse,  
L'autre son bouclier.

L'un portait son grand sabre,  
L'autre ne portait rien.

A l'entour de sa tombe  
Romarins l'on planta.

Sur la plus haute branche  
Le rossignol chanta.

On vit voler son âme  
A travers des lauriers.

Chacun mit ventre à terre  
Et puis se releva.

Pour chanter les victoires  
Que Malbrouk remporta.

La cérémonie faite  
Chacun s'en fut coucher.

J'en dis pas davantage  
Car en voilà z'assez.

Par endroits, c'est une copie du *Convoi du duc de Guise*, lequel remonte à 1563 ; on y retrouve tous les mots saillants du *Convoi* et jusqu'à deux lignes trop risquées que je laisse où elles sont,

Sur la plus haute branche  
Le rossignol chanta.

ne se rencontre point dans le *Convoi*. Ces deux vers appartiennent également à la *Clair Fontaine*.

L'air a été noté par Marie-Antoinette, d'après le chant de Mme Poitrine, et doit être, à peu de chose près, celui du *Convoi du duc de Guise*, puisque les vers sont de la même coupe dans les deux cas. Cette mélodie ressemble à

For he is a jolly good fellow,  
Which nobody can deny.

Nous la chantons sous cette forme :

On vit voler son âme  
Mironton, mironton, mirontaine,  
On vit voler son âme  
A travers des lauriers (*ter*).

Il y a trente-six ans, le commandant Pierre Fortin, de joyeuse mémoire, nous apporta de France un air qui s'ajustait sur ces paroles et dont le refrain disait :

Courez, courez, courez,  
Petites filles  
Jeunes, gentilles,  
Courez, courez, courez,  
Venez ce soir vous amuser.

C'est loin d'avoir la valeur de *Mironton, mirontaine*, car ces deux dernières expressions, intercalées au milieu du couplet, transforment en risée l'allure quasi militaire de la chanson, tandis que *courez et petites filles* sont hors de place dans le tableau du *Convoi de l'invincible Marlborough*.

Maintenant, où le chansonnier de 1563 avait-il pris l'idée de sa composition ? Dans vingt autres, dont l'une date du temps des croisades et plusieurs autres jusqu'à l'ancienne Grèce. Le fait est que les peuples battus à la guerre ont tous célébré dans des vers humoristiques le *Convoi et la mort* du capitaine qui leur avait taillé des croupières.

*Le convoi et la mort* indique un renversement des choses naturelles. C'est déjà de la gaîté, consolation des vaincus. *La mort et le convoi* serait trop ordinaire.

Un soir que Gérin-Lajoie chantait *Malbrouk* pour endormir son fils Henri, l'enfant ouvrit les yeux et demanda :

— Malbrouk, il est donc mort ?

— Oui, il y a longtemps. Je pensais que tu dormais....

— Papa, sais-tu si Mironton est mort lui aussi ?



## NOTES ET IMPRESSIONS

Quand la Providence veut qu'une idée embrase le monde, elle l'allume dans l'âme d'un Français. — LAMARTINE.

Souvent l'erreur n'est qu'une vérité qu'on déplore. — Mgr PICHENOT.

La plus honnête femme est flattée d'exciter chez l'homme des sentiments auxquels elle se fait gloire de ne pas répondre. — G.-M. VALTOUR.

Quand le flot montant des souvenirs nous envahit, la vieillesse est proche. — M. VALYÈRE.

Si tous tant que nous sommes nous voulions faire pour l'instruction populaire la moitié de ce que nous faisons pour des luttes stériles ; dépenser pour cette grande et sainte cause le quart de l'énergie que nous consacrons à la politique, nous changerions la face du pays en dix ans et nous aurions un corps électoral capable de juger les fautes administratives et de les punir sévèrement. — HONORÉ MERCIER.

## LE BAISER D'UNE MÈRE

J'aime, après un beau jour, une nuit vaporeuse,  
Et le ciel parsemé de mille étoiles d'or,  
Et la lune d'argent, qui vien, mystérieuse,  
Epancher sa pâleur sur le monde qui dort.

J'aime aussi du matin la senteur, embaumée,  
La rosée émaillant l'arbuste de ses pleurs ;  
J'aime du doux zéphir l'haleine parfumée,  
Et l'oiseau s'éveillant dans les bosquets en fleurs.

Lorsque tombe le soir avec mélancolie,  
Que frissonne dans l'air un souffle harmonieux,  
J'aime du rossignol la fraîche mélodie,  
Voix pure qu'on prendrait pour une voix des cieux.

J'aime un bel enfant blond, et sa mine éveillée,  
Et son regard parfois si mutin et si fou,  
Et ses propos naïfs, charmes de la veillée,  
Et ses cheveux flottants tout bouclés sur son cou.

Mais j'aime mieux encor les baisers d'une mère,  
Son sourire divin, son amour consolant ;  
J'aime mieux les accents de la douce prière  
Qu'elle fait bégayer à son plus jeune enfant.

H.-H. BRAMAT.

## LES MERVEILLES DE L'ARCHITECTURE

LES GRANDS TRAVAUX DE L'ANTIQUITÉ COMPARÉS  
AUX TRAVAUX MODERNES

(Suite)

Au-dessus de cette salle s'en trouvent quatre autres, maintenant vides. Puis le couloir se continue et l'on arrive par une forte pente à un puits de 200 pieds environ de profondeur. Qu'était ce puits ? Où conduisait-il ? Mystère... Peut-être au fond s'ouvraient certains passages secrets donnant issue à des souterrains qui reliaient la pyramide à des temples ou à des palais aujourd'hui disparus ; on peut être encore arrivait-on à cette île souterraine où Hérodote prétend que fut enterré le fameux Keops.

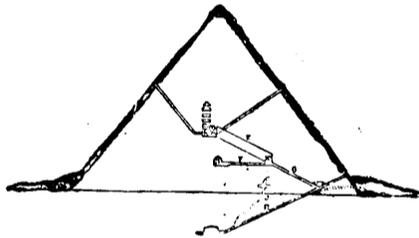
Plusieurs auteurs érudits pensent, en effet, que ces vastes édifices étaient construits de façon à ce que la momie sacrée du roi fut enfermée dans un sépulcre inviolable et que tous les passages conduisant à ce sanctuaire redoutable étaient disposés de façon à égarer complètement les recherches des profanes assez audacieux pour y pénétrer par la suite des siècles (\*).

Cependant, Dieu sait s'il en fut de ces profanes qui vinrent se briser contre cette tombe impénétrable, sans avoir pu lui arracher son secret. Entre autres, un calife arabe nommé Amrou voulut, en 1396, violer la grande pyramide, alléché par les promesses de ses mages qui lui assuraient, non sans raison peut-être, que des trésors immenses étaient enfouis au fond de ces sépulcres mystérieux. Il organisa donc une expédition ; mais on se heurta aux difficultés insurmontables qui arrêtent encore de nos jours, de nos jours, les explorateurs. Certains passages, en effet, sont fermés hermétiquement par des pierres énormes qu'on a laissés glisser d'en haut en re deux rainures, à la manière de ces herses qui ferment, au moyen âge, l'entrée des manoirs féodaux. Et, en brisant ces blocs, on menace de voir ceux qui forment la voûte s'écrouler subitement. Il en résulte donc qu'on peut penser que la grande pyramide est loin d'être connue complètement. Peut-être même existe-t-il une quantité de salles funéraires encore ignorées et qui, depuis 4000 ans, n'ont point revu la lumière du jour qui vit la délivrance des Hébreux.

Quoiqu'il en soit, Amrou, fier de voir échouer sa tentative sacrilège, voulut se venger de la pyramide, et conçut, en barbare qu'il était, le projet de la démolir : insensé qui ne voyait pas que sa tentative allait apporter une preuve de plus à la réputation d'indestructibilité de la pyramide. Il envoya contre elle une armée d'ouvriers qui, armés de pinces, de leviers et de machines connues à cette époque, commencèrent à décoller les blocs de la partie supérieure de l'édifice. Ce travail était excessivement difficile et pénible. Enfin, quand après mille efforts, la pierre était dé-

tachée de sa place, les ouvriers la faisaient glisser doucement jusqu'à ce qu'elle basculât sur la pente de la pyramide : alors, avec le bruit du tonnerre, le bloc pesant, emporté dans sa course vertigineuse, arrivait en bas où il s'enfonçait profondément dans le sol. Mais, une fois rendu là, il fallait encore mille fois plus d'efforts pour l'en arracher et l'emporter au loin.

On travailla ainsi pendant huit mois, durant lesquels fut détraite la plus grande partie du revêtement extérieur dont nous avons déjà parlé. Enfin, à bout de forces, anéantis, les ouvriers barbares abandonnèrent leur tâche odieuse. De nos jours, quand le voyageur a terminé sa visite au tombeau des Pharaons, l'Arabe silencieux qui lui a servi de guide le mène à l'endroit où furent disposés les débris arrachés au colosse en cette folle expédition. On se trouve alors devant un amas de pierres amoncelées si vaste, si considérable, qu'on se croirait réellement devant les ruines d'une ville, tellement est grande la quantité incroyable de blocs entassés les uns sur les autres, et tant est large la superficie qu'ils recouvrent. Il semble que la pyramide tout entière est là étendue à vos pieds, formant ce formidable cahos vraiment digne des mains barbares qui l'ont accompli. Mais le guide, toujours taciturne et grave et qui semble l'ombre égarée d'un prêtre égyptien du temps de Sésotris, vous met la main sur l'épaule et vous fait retourner : alors vous apercevez de nouveau le colosse prodigieusement grand, gardant dans sa vieillesse toute sa paisible majesté. Sur la face que vous vous trouvez à contempler alors, le guide vous montre vers le sommet une légère dégradation : c'est de là qu'ont été enlevés les décombres dont la quantité fabuleuse vient d'étonner vos yeux ; quant au monument même, il n'a pas l'air d'en avoir beaucoup souffert, sa forme est la même et ses lignes sont aussi bien conservées : tant est inimaginable le volume des pierres employées à la construction d'une pyramide égyptienne.



Plan de l'intérieur de la grande pyramide

Comment donc le peuple égyptien a-t-il pu venir à bout d'une telle œuvre ? et peut-on considérer la construction de ces édifices au point de vue de l'architecture et du génie civil comme une merveille, même pour l'époque où ils ont été construits ? Question intéressante et à laquelle vont nous répondre les anciens et les modernes.

Hérodote, qui vivait en 400 avant Jésus-Christ, dans le récit de ses voyages en Egypte et des visites qu'il fit aux pyramides, en raconte une foule de fort belles choses. Mais, malgré tout le respect qu'on doit à la mémoire du père de l'histoire, il faut cependant convenir que, comme le bon Homère, le bon Hérodote se laisse souvent aller un peu aux douceurs du sommeil, et que, durant ses assoupissements par trop fréquents, il lui a échappé des naïvetés plus fréquentes encore. C'est ainsi qu'il vous dira par exemple que les pyramides s'enfoncent aussi profondément dans la terre qu'elles s'élèvent vers le ciel, etc., etc. Et nombre d'opinions de même taille dont les recherches modernes ont prouvé la fausseté. Il est facile de se rendre compte, du reste, en lisant la plupart des auteurs anciens, combien ces derniers sont portés à l'exagération et au merveilleux, et il faut, je crois, en général, se défier des récits plus ou moins fabuleux que nous ont laissés ces écrivains qui, tout remplis du merveilleux et imbus, dès l'enfance, des superstitions de leur mythologie, attribuaient aux faits les plus simples des proportions d'une ampleur souvent exorbitante.

Quant à ce qui regarde les pyramides et celle de Keops en particulier, Hérodote et Diodore de Sicile, quoique en prétendant que 360,000 hommes furent employés pendant trente ans à la constuc-

tion de cette dernière, pensent que cette construction fut assez facile, car, d'après eux, on commençait d'abord par faire un noyau central, en forme d'assises pyramidales ou d'escalier à quatre faces, qu'on revêtait de chaque côté d'assises ou de marches nouvelles, en conservant toujours la forme primitive : il résultait de cette manière de faire que les blocs dont on se servait n'avaient qu'à être montés d'une assise à l'autre seulement, au moyen de leviers et de machines très peu compliquées et dont les efforts étaient surtout secourus par ceux des milliers d'esclaves employés à ce travail considérable.

La plupart des auteurs anciens s'accordent sur ce point, qui est confirmé par les calculs du génie civil moderne. Quelques architectes autorisés pensent encore que la plupart des pyramides eurent pour noyau des tumuli ou collines naturelles qui, taillées d'abord sous la forme pyramidale, étaient ensuite revêtues d'assises de pierre.

Comme on le voit, voilà déjà cet immense et fameux travail singulièrement simplifié ; du reste, la forme de la pyramide permettait aussi de faire glisser les blocs sur chacune de ses faces, comme sur un plan incliné dont la pente étant de cinquante degrés, diminuait encore l'effort à développer pour le montage de la pierre.

Nul calcul n'a, du reste, présidé à la mise à exécution de ces monuments énormes, dont l'immensité seule fait la beauté. Nulle combinaison savante, nulle étude des forces contraires, nul aspect architectural : la seule force matérielle les a fait surgir du sol comme un orgueilleux défi jeté aux futures générations. Nous verrons bientôt comment ces dernières y répondirent, en entreprenant à leur tour de gigantesques travaux bien autrement difficiles, et auprès desquels pâlissent beaucoup les pyramides et leur renommée séculaire. Voici, du reste, ce qu'en dit un savant dont l'opinion est une autorité en cette matière :

"Ce qu'on a toujours omis de décompter dans la structure de semblables masses, c'est ce travail d'art et d'architecture qui, ajouté aux édifices, fait plus que la moitié de la dépense. Or, nulle comparaison à faire entre ce qui constitue la façon et par conséquent les frais de travail des parements d'une pyramide et ce qu'exige toute autre espèce d'ouvrage d'architecture proprement dite. Il n'y a, dans la pyramide que quatre murs à élever et à dresser. Que l'on veuille bien maintenant supputer dans la composition de l'extérieur comme de l'intérieur de quelques uns de nos grands édifices, outre les frais de la taille variée sous des formes sans nombre et l'appareil de tous les matériaux qui les composent, soit les saillies d'entablement, soit les courbes des voussures, soit les profils et les ornements de tous les membres d'une ordonnance, soit les combinaisons exigées par les poussées et les résistances ; que l'on veuille bien mettre d'autres considérations dans la balance, sous les rapports de temps, de science et d'habileté, et l'on verra que les pyramides, en dehors de tout ce qu'on peut appeler art et goût, le céderont encore, sous le point de vue des dépenses, à une multitude de monuments modernes. En considérant tout, on verra, je pense, diminuer prodigieusement le merveilleux qu'on s'est plu dans tous les temps à exagérer sur le compte de ces monuments." (\*)

Quittons donc les pyramides et passons rapidement en revue quelques-uns de ces autres travaux gigantesques dont l'Egypte est semée. Nous ne nous attarderons point à ces statues colossales pesant jusqu'à 120,000 kilos (284 556 livres), comme celle de Rhamsès et de Mémenon, pas plus qu'à ces immenses obélisques dont l'érection nécessitait l'effort de milliers de bras. Nous examinerons en son temps la méthode employée autrefois pour remuer ces énormes fardeaux.

L'Egypte est couverte de ruines qui, toutes, par leur importance et leur beauté, attestent encore de nos jours l'état florissant et la puissance de ce grand pays aux jours heureux de son antique splendeur. Un des plus beaux restes de cette architecture géante est le temple de Karnac, situé sur l'emplacement de cette ville célèbre, qui fut Thèbes aux cent portes, chantée par Homère. Cette ville fut fondée par les rois de la douzième

(\*) Mariette.

(\*) Quatremère de Quincy.

dynastie, c'est-à-dire il y a environ 5000 ans. Ces ruines s'élèvent sur les deux rives du Nil, et c'est sur la droite que se trouvent ces fameux temples de Karnac et de Luxor, construits en partie par le grand Sésostris et ses successeurs, quinze siècles avant Jésus Christ.

Si jamais monarque orgueilleux rêva de voir s'élever sur son ordre des palais dignes de sa grandeur, ce fut bien ce Sésostris, dont le char de triomphe était traîné par les rois vaincus. En effet, le formidable amoncellement de ruines qu'on voit actuellement à Karnac donne une idée de ce que devaient être au temps de leur jeunesse ces royales demeures. Il y avait là tout un groupe de constructions dont la superficie, telle qu'on peut la calculer actuellement, est presque de 130 hectares (321 acres). Pénétrons à l'intérieur.

Dès le rivage du Nil, nous trouvons les traces d'un large perron, donnant accès à une vaste avenue ornée de sphinx, et qui se termine par deux pylones ou portiques grandioses. Ces portiques forment l'entrée de toute une suite de temples et de palais disposés autour d'une vaste cour, ornées de décombres, de colonnes brisées et d'obélisques renversés. Puis on passe encore sous deux nouveaux portiques et l'on arrive enfin à la fameuse salle hypostyle ou salle des colonnes. Figurez-vous une nef aux proportions démesurées de 102 mètres de long (324 pieds) et de 51 mètres de large (167 pieds) et dont la voûte serait soutenue par des colonnes monstrueuses, dont 12 auraient 3 mètres 60 de diamètre (11 pieds), et 23 mètres de hauteur (75 pieds); ajoutez à cette nef deux autres nefs latérales soutenues par des colonnes non moins grosses, quoique moins hautes, 13 mètres (43 pieds); placez sur ces colonnes des chapiteaux monolithes assez vastes pour que soixante personnes puissent s'y tenir peut-être; pensez maintenant que ces colonnes, de la grosseur de la colonne Vendôme, sont au nombre de 134, et vous aurez une faible idée de la salle hypostyle de Karnac.

J. Chonier

(A suivre)

## L'EMPEREUR DU JAPON

(Voir gravure)

Depuis quelques années, le Japon s'est assimilé les progrès et les costumes européens. Cela a commencé par les toilettes de la Cour, particulièrement dans l'entourage de l'impératrice; puis, ce mouvement s'est étendu à l'armée, dont l'uniforme se rapproche beaucoup aujourd'hui de celui des Français. Cependant, ce fut un officier allemand qui, le premier, enseigna aux Japonais la science militaire moderne. Déjà, en 1853, deux dignitaires de Yeddo prenaient, à cet effet, des leçons en secret.

La transformation dans l'armement, d'abord très lente, fit des progrès plus rapides à mesure que les idées nouvelles gagnèrent du terrain dans l'entourage de l'empereur. Le Mikado actuel, Mutsu-Hito, eut le bon esprit de s'entourer de conseillers capables. Sous son règne, le service est devenu obligatoire pour toutes les classes de la société, de même que les grades de l'armée sont devenus accessibles à tous.

L'école militaire, créée par ses soins, à Tokio, doit sa première organisation à une mission française appelée par S.M. Mutsu-Hito au Japon.

Notre gravure montre l'empereur passant en voiture, à travers les rues de sa capitale. Remplacez les figures japonaises par des visages européens, et nul ne se croira dans l'Extrême Orient.

La garde impériale se compose d'un escadron de lanciers dont l'uniforme consiste en une tunique bleue et pantalon rouge à parements verts. A côté de la voiture galope le porte-étendard tenant le drapeau au Chrysanthème cramoisi.

Le meilleur préservatif contre la vanité c'est l'orgueil.—LOUIS DÉPIT.

## LA GUERRE EN ASIE

La semaine a été relativement tranquille en Orient, où les armées adverses semblent s'observer prudemment avant d'en venir aux mains. Mais il se pourrait bien que ce calme apparent ne fut que le calme qui précède les grandes tempêtes. La flotte chinoise est maintenant réparée et a repris la mer, tandis que des troupes chinoises sont mobilisées chaque jour.

La légation de Chine, à Washington, affirme que le Céleste Empire n'est nullement disposé à faire la paix, comptant sur le secours de l'hiver qui sera très défavorable aux troupes japonaises campées en plein pays étranger.

La France, de son côté, menace la Chine d'un prompt châtement si elle ne fait pas droit immédiatement à de nombreuses réclamations dont on attend depuis longtemps le règlement.

On dit que le général Yeh Chi-Chao va être décapité pour avoir fait preuve de lâcheté dans les derniers engagements avec les Japonais, et pour avoir fait ou laissé massacrer le missionnaire français, le R. P. Jobeau.

De grands mouvements de troupes ont lieu de part et d'autre et l'on affirme maintenant que c'est le Japon qui aurait refusé d'accepter les conditions de paix qui lui auraient été proposées par la Chine par l'entremise des représentants des puissances étrangères. Dans la matinée du 24 octobre, un détachement de 1,600 Japonais a traversé la rivière Ya-Lou, sur les bords de laquelle étaient campées les deux armées. Les Chinois se sont, paraît-il, enfuis dès les premières décharges, abandonnant leurs positions, leurs canons et une vingtaine de morts. Le lendemain, le reste de l'armée japonaise a achevé de traverser le Ya-Lou et a de nouveau attaqué les Chinois, leur tuant deux cents hommes. Le maréchal Yamagata, espère pouvoir cerner complètement l'armée chinoise qui serait alors vouée à une défaite complète. Le plus grand enthousiasme règne parmi les soldats japonais qui, bien équipés et en bonne santé, espèrent pouvoir s'emparer de Moukden le 3 novembre, jour de la fête de l'empereur du Japon.

Aux dernières nouvelles, les Chinois auraient abandonné aux mains de leurs ennemis le poste important de Port-Arthur.

## CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

On dit que les Salpiciens vont établir des séminaires à New-York, Cincinnati et San Francisco.

M. Philippe Hébert, sculpteur canadien bien connu, est revenu avec toute sa famille en Canada, où il compte se fixer.

M. Joseph Dahamel, avocat et conseil de la reine est décédé à sa résidence, rue Sherbrooke, le 23 de ce mois, à l'âge de cinquante-neuf ans.

L'Amérique est un pays qui ne connaît guère le repos. Voici maintenant que le Guatemala va entrer en campagne contre le Mexique.

L'honorable M. Mercier est décédé mardi matin, à 840 heures. Nous donnerons, la semaine prochaine, un portrait et une biographie de l'illustre homme d'Etat.

Une dépêche annonce qu'une terrible explosion a eu lieu, le 25 octobre, à bord de la frégate française l'Aréthuse, qui a visité Montréal en 1892. Ce navire se préparait, à Brest, à l'expédition dirigée contre Madagascar, quand une de ses chaudières

a fait explosion, tuant six marins et en blessant vingt autres.

Nous remercions la maison Sénécal & Fils pour son gracieux envoi de *Nos Contemporains*, par M. L.-O. David. Nous donnerons, la semaine prochaine, une analyse de ce beau travail.

La nomination d'un successeur à feu l'archevêque Taché est attendue à chaque moment. On croit généralement à Winnipeg que M. l'abbé Cherrier, de cette ville, va être l'heureux élu.

Lundi dernier a eu lieu la séance annoncée depuis quelque temps, du cercle Ville-Marie. Un brillant auditoire assistait à cette non moins brillante soirée; discussion, musique, récitation, comédie, tout a réussi au delà de toute espérance; on ne pouvait désirer meilleure ouverture pour la saison. Le cercle Ville Marie a droit aux applaudissements de tous les gens de goût et les obtient sans peine.

L'Opéra Français annonce six soirées et deux matinées pour cette semaine. Lundi, mardi et mercredi, *Tailleur pour dames*, une autre ébouriffante comédie du genre de *Supplices d'un homme*, qui a eu tant de succès, la semaine dernière, tient l'affiche avec tous les favoris de la troupe. Le relevé des recettes de chaque soirée indique que la comédie gagne de jour en jour en popularité.

*Tailleur pour dames* sera suivi jeudi soir des *Cloches de Corneville*, l'opérette toujours populaire de Planquette, que l'on donnera avec Mlle Degoyon (Serpolette), Miller (Germaine); MM. Visière (le marquis), Giraud (Gaspar), Bouit grincheux. Même programme pour vendredi et samedi soirs.

Les matinées sont pour jeudi après midi, fête de la Toussaint, et samedi après midi le 3 novembre. On donnera *Mamzelle Nitouche* jeudi, et *Madame l'Archiduc* samedi, avec Mme Bouit.

Toutes ces œuvres comptent parmi les plus acceptables et les plus belles du répertoire de la troupe.

Parmi les spectacles qui vont suivre, on mentionne *Le gendre de M. Poirier*, *Mignon Cousin et Cousine* (opérette), *Le député de Bombignac* (comédie).

PETITE POSTE EN FAMILLE.—J. G. R., Boston.—Nous avons reçu votre dessin, mais donnez nous un titre: où se trouve ce pont? sur quelle petite rivière?

R. R., Québec.—Votre travail sur la Baie des Chaleurs paraîtra prochainement. Nous recevrons avec plaisir vos études bibliographiques, et nous vous en remercions d'avance.

R. R., Ottawa.—Maniwaki sera publié aussitôt que possible. Pour ce qui regarde l'historiette dont vous parlez, nous pensons qu'il vaut mieux la sacrifier; vous nous avez déjà envoyé des articles bien plus soignés et le contraste serait trop grand. Quant aux nouvelles études, envoyez-les et nous les soumettrons à la Rédaction.

Aug. L., Saint-Zotique.—Votre dernier envoi est bien plus travaillé que les précédents; aussi nous l'acceptons avec plaisir et il sera prochainement livré à l'impression.

C. de V., Montréal.—Votre poésie n'a pas été acceptée par la rédaction.

M. E. N., Ottawa.—Nous ne pouvons publier vos pensées. Il nous en faudrait faire un triage qui vous serait trop sévère. Du reste, ce genre de travail sort du genre adopté par le journal, et, d'ailleurs, nous ne publions rien sans signature responsable.

J. E. P., Lorette.—Reçu votre sonnet retouché. Il paraîtra bientôt.

A. H. G. S. H., Québec.—Impossible, au point de vue littéraire d'accepter votre poésie.

G.-P. L., Montréal.—Votre travail n'a pas été accepté par la rédaction.



J. MAINTENON  
PRESIDENT

J. COMTE  
MEMBER

J. BROUSSARD  
MEMBER

P. BEULLI  
MEMBER

J. MOUSSE  
MEMBER

V. SCHALLIER  
PRESIDENT

ERNEST TETREAU  
PRESIDENT

J. SURVEY  
SECRETARY

J. GONZALEZ  
MEMBER

J. LACHAPELLE  
MEMBER

J. REGIE  
MEMBER

J. COMTE  
MEMBER

J. GONZALEZ  
MEMBER

DES

REGIE

Com

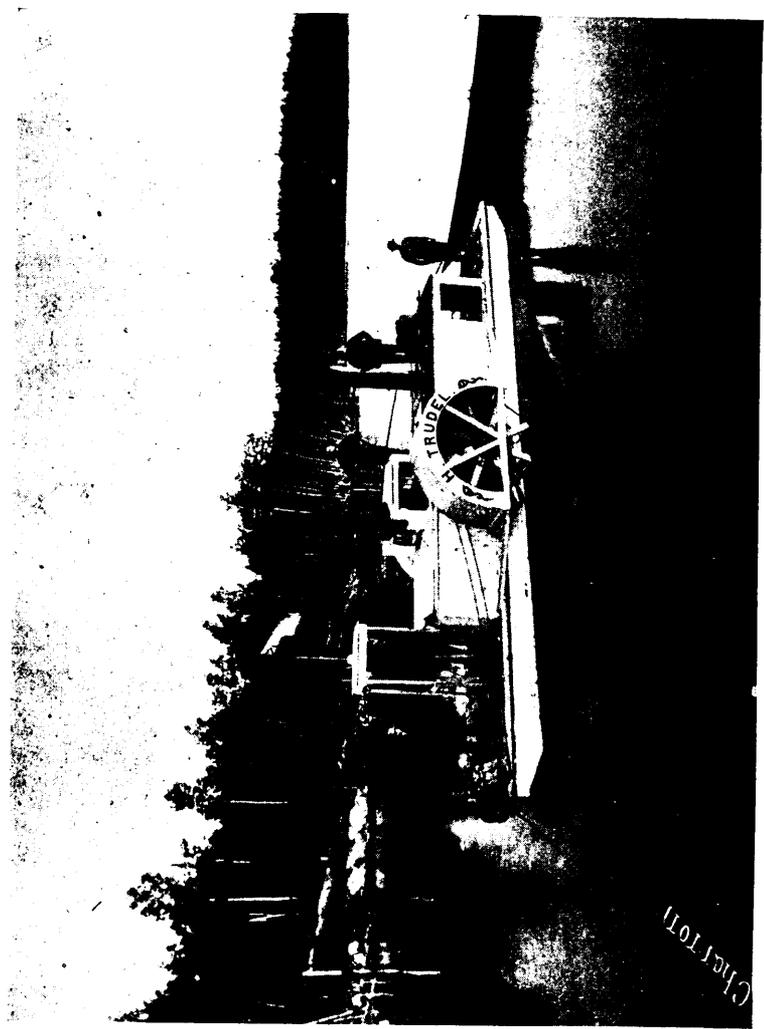


ETC. - WHEAT CO.

SAINT-FÉLICIEN.—AU MILIEU DES GERBES DE BLÉ ; (Photo, Livernois)

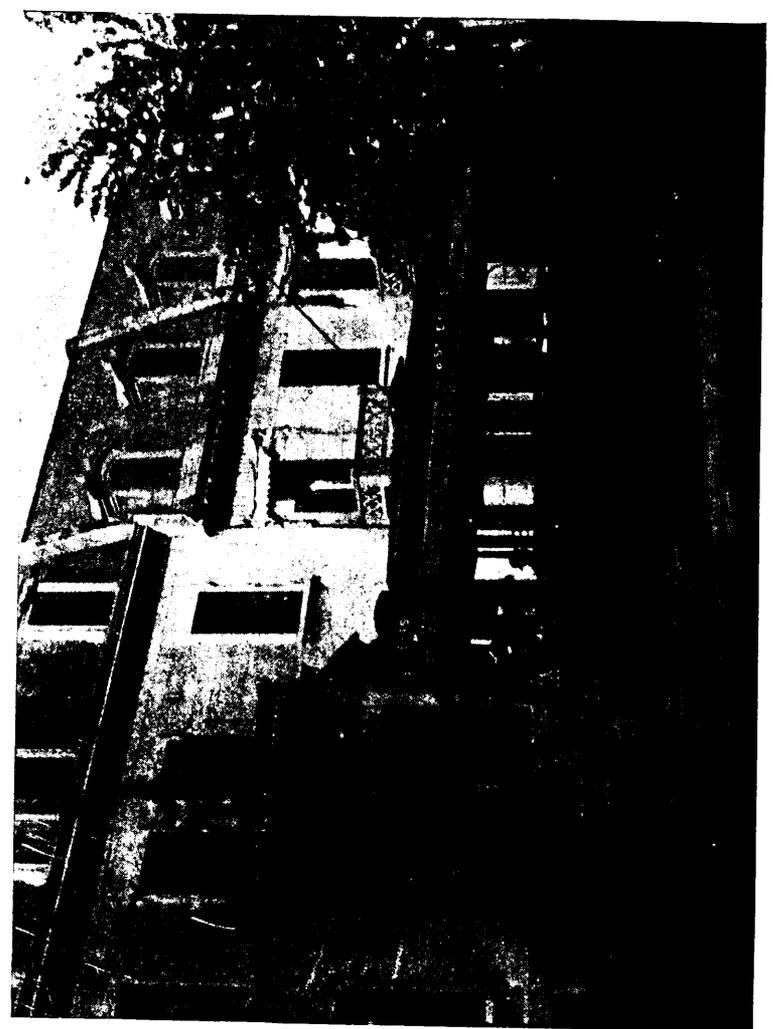


SAINT-JEAN, P. Q.—LA RUE RICHELIEU ; (Photo Pinsonnault)



(Photo)

MATTAWA, ONT.—SUR LA RIVIERE HUPAWA ; (Photo, Charron)



MONTREAL.—TRAMWAY ÉLECTRIQUE, vue prise à l'encoignure des rues St-Denis et Ontario. (Photo, Laprès)

## RESPECT AUX MORTS

Les temples sont en deuil ; de leurs voix éplorées  
Les cloches font gémir les tourelles sacrées.  
Les sanglots répétés du lamentable glas  
S'échappent dans les airs en lugubres éclats.  
Les mains pleines de fleurs, le cœur plein de prières,  
Les chrétiens à pas lents marchent aux cimetières,  
Et de la foi portant et bannière et flambeau,  
Vont de leurs Trépassés honorer les tombeaux.

La vie en ce saint Jour s'inclinant sur la bière,  
Se mêle avec la mort, la cendre et la poussière.  
Là nous voyons tous ceux que nous avons aimés,  
Par leur doux souvenir dans notre âme embaumés ;  
Nous revoions les bras d'une mère chérie  
S'ouvrir pour nous serrer sur la source tarie  
D'où jaillit autrefois le lait qui nous nourrit ;  
Nous contemplons son œil qui jadis nous sourit,  
Nous effleurons son front, si modeste et si tendre,  
D'un baiser qu'elle accepte, et qu'elle voudrait rendre.

O nature, ô trépas, ô religion !  
Quel ensemble touchant produit votre union !  
Oh ! ne séparons point ces saintes harmonies,  
Celui qui les créa les a faites unies.  
Le Christ dans son sépulcre a fait entrer l'amour,  
Dans la nuit de sa tombe il a versé le jour.

Respectons, chérissions le lieu plein de mystère,  
Où s'abaisse le ciel pour consacrer la terre,  
Et bénir de nos corps le dernier reposoir,  
Seigneur, accordez-nous de ne plus jamais voir  
Des fils dénaturés, sans honte et sans entrailles  
Transformer en égout le champ des funérailles ;  
Ecartez de nos fronts la malédiction  
Qui suit du sol sacré la profanation ;  
Comme une pestilence, écartez le blasphème  
Qui d'un squelette sort tel qu'un défi suprême,  
Que les ombrages verts de l'immortalité  
N'abritent que la foi, l'espoir, la charité !

L'abbé LÉON CHEMIN.

## LE JOUR DES MORTS

L'article suivant que nous avons dans nos cartons, est  
extrait d'un journal français dont nous ne nous remettons  
pas le titre.



La religion, a dit Chateaubriand dans son *Génie du Christianisme*, non satisfaite de donner des prières et des bénédictions à chaque cercueil, à couronné les choses de l'autre vie par une cérémonie générale, où elle réunit la mémoire des innombrables habitants du sépulcre ; vaste communauté des morts, où le grand

est couché auprès du petit ; république de parfaite égalité, où l'on n'entre point sans ôter son casque et sa couronne, pour passer par la porte abaissée du tombeau.

« Dans ce jour solennel, où l'on célèbre les funérailles de la famille entière d'Adam, l'âme mêle ses tribulations pour les anciens morts aux peines qu'elle ressent pour ses amis nouvellement perdus. Le chagrin prend, par cette union, quelque chose de souverainement beau, comme une moderne douleur prend le caractère antique quand celui qui l'exprime a nourri son génie des vieilles traditions d'Homère. La religion seule était capable d'élargir assez le cœur de l'homme pour qu'il pût contenir des soupirs et des amours égaux en nombre à la multitude qu'il avait à honorer. »

Le soir de la Toussaint, pendant que chaque famille, de retour des offices, reste rassemblée devant le foyer domestique, qui a repris sa flamme et sa douce chaleur, on entend descendre des tours et des clochers et se mêler au premier silence de la nuit, les tintements funéraires. C'est la voix des trépassés qui demandent que les vivants prient pour eux.

Cette voix de fer, comme dit Shakespeare, tombe d'en haut sur ceux qui vont chercher des distractions, des spectacles et des plaisirs ; elle tombe sur tous, donnant des pensées graves à ceux qui ne voudraient que rire et folâtrer : car voyez vous, cette « fête des morts » n'est pas comme les autres fêtes : il y a des esprits qui ne veulent ni de Noël ni de Pâques, qui ne croient ni à la naissance, ni à la résurrection du Christ... mais qui sont bien forcés de croire à la mort de leur mère, de leur père... de leurs enfants, peut-être !...

Alors la cloche du jour des trépassés leur dit quelque chose, et tout bas ils avouent que le catholicisme a des solennités qui parlent au cœur.

Admirez quelle connaissance la religion a du cœur humain ! Elle a voulu faire prier ses enfants pour les morts ; mais pour qu'à la vue de tant de cercueils la tristesse et la douleur n'abordassent pas trop leurs âmes, elle a montré les rayons du ciel à côté des ombres du sépulcre, la résurrection auprès de la mort.

Le jour de la fête de « tous les saints », elle n'a parlé que du bonheur des élus, que de leurs délices sans fin, que de leur gloire, afin que le lendemain, nous priassons avec plus de ferveur, avec plus d'instances, pour que le Dieu des vivants et des morts donne à notre père, à notre mère, à nos amis, ce repos ou cette félicité que l'orateur sacré nous fait entrevoir.

Figurez-vous donc un jour des morts sans un reflet du ciel ! O Dieu ! que tout y serait noir et lugubre ! Cercueils, destructions, pourriture, voilà ce qui viendrait à l'esprit, ce qui saisirait le cœur, quand on serait rassemblé pour penser à ses parents, à ses amis morts ; on reculera épouvanté ; car on ne verrait que vers et corruptions. L'encens de cette cruelle fête ne serait que la puanteur du sépulcre ; ses cierges, que les torches des funérailles ; ses chants, que des plaintes, et ses hymnes que des gémissements.

Dieu, qui a fait le cœur de l'homme, en connaît la faiblesse, en conçoit les terreurs : aussi quand il veut, pour notre bien, que nous songions à la mort, il fait tomber sur elle quelques lueurs de sa gloire ; quand il nous commande de venir prier près des tombeaux, il fait descendre dans les régions funèbres deux filles des cieux, la Foi et l'Espérance, et ces saintes enchanteresses disent là des paroles si douces, que la terreur nous abandonne ; et au lieu des épouvantements de la mort, nous ressentons un calme, une paix, qui consolent ; à travers nos pleurs, nous voyons de beaux anges emportant sur leurs ailes les âmes délivrées de nos amis... : et dans le grand silence qui s'étend sur toutes ces tombes, si un mot nous arrive, c'est celui de Résurrection.

Jamais on ne nous a autant montré, enseigné la puissance de la prière et l'excellence de notre grand sacrifice, qu'auprès des autels tendus de deuil ; auprès du cercueil, l'Eglise a voulu nous faire voir la prière plus forte que la mort,

C'est sur le corps glacé de notre mère, sur les restes de notre vieux père, sur les jeunes cadavres de nos enfants, sur la cendre de nos amis que le christianisme nous dit : N'ayez pas peur,  *nolite timere* : la tombe, c'est le berceau de l'immortalité ; levez la tête, regardez vos amis, vos enfants, votre père, votre mère n'ont laissé ici-bas que leurs dépouilles, que leurs vêtements usés : ils avaient eu foi dans le Christ, et le Christ, c'est la Résurrection et la vie... Admirable ! mille fois admirable la religion qui console ainsi ! Sois donc bénie par tous les hommes, ô sainte foi catholique ! c'est toi seule qui peut crier sur les tombeaux :

O mort ! où est ta victoire ?  
O mort ! où est ton aiguillon ?

C'est toi qui donnes à nos affections, nos amitiés, une durée qui s'allonge par delà la vie ; c'est toi qui renoues les liens que les années et les maladies avaient voulu rompre ; c'est toi qui concèdes aux enfants le pouvoir de racheter du purgatoire les âmes de leurs pères et de leurs mères, et aux parents de donner une seconde fois la vie à leurs enfants.

Pendant que le pauvre mendiant a vécu ses mauvais jours, pendant qu'il a souffert et gémi, qui a le mieux secouru ses douleurs, consolé ses souffrances ?... Oh ! nous le savons tous : c'est la religion.

Eh bien ! quand le mendiant aura fait son temps de misère ; quand son cadavre sans suaire et sans cercueil sera gisant sur la paille, qui viendra le garder comme un cadavre de roi ? encore la religion.

Car, voyez-vous :

« Chez les anciens, les restes du pauvre ou de l'esclave étaient abandonnés presque sans honneurs : parmi nous, le ministre des autels est obligé de veiller au cercueil du villageois comme au catafalque du monarque. L'indigent de l'Evangile, en exhalant son dernier soupir, devient soudain, chose

sublime ! un être auguste et sacré... A peine le mendiant qui languissait à nos portes, objets de nos dégoûts et de nos mépris, a-t-il quitté cette vie, que la religion nous force à nous incliner devant lui. Elle nous appelle à une égalité formidable, ou plutôt elle nous commande de respecter un juste racheté par le sang de Jésus Christ, et qui, d'une condition obscure et misérable, vient de monter à un trône céleste.

« C'est ainsi que le grand nom de chrétien met tout de niveau dans la mort, et l'orgueil du plus puissant potentat ne peut arracher à la religion d'autre prière que celle-là même qu'elle offre pour le dernier moment de la cité. »

Sous la croix de marbre qui étend ses bras sur les restes du riche, sous la croix de bois noir, qui protège la fosse de gazon du simple villageois, la religion, quand est venu le jour des morts, fait entendre les mêmes paroles. Ecoutez :

« Bienheureux sont ceux qui dorment dans le Seigneur !

« Le Seigneur parlera, et les morts entendront la voix du Fils de Dieu.

« Celui qui écoute sa parole et qui croit en lui est passé de la mort à la vie.

« L'heure vient, et tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix ; et, ceux qui auront bien fait sortiront pour ressusciter à la vie ; et ceux qui auront mal fait sortiront pour ressusciter à leur condamnation. »

Quand cette heure dernière sera arrivée, heure à laquelle Dieu a résolu de réveiller les élus de leur sommeil, une voix sortira du trône et de la propre bouche du fils de Dieu, qui ordonnera aux morts de revivre : « Os arides ! os desséchés ! écoutez la voix du Seigneur ! *Ossa arida, audite verbum Domini !* »

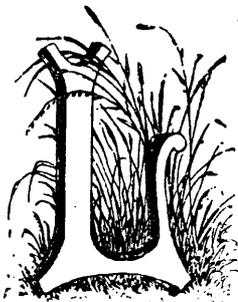
Au son de cette voix toute puissante qui se fera entendre en un moment de l'orient jusqu'à l'occident, et du septentrion jusqu'au midi, les corps gisants, les os desséchés, la cendre et la poussière froide et insensible, seront émus dans le creux de leurs tombeaux.

Toute la nature commencera à se remuer, et la terre, et les abîmes, se prépareront à rendre leurs morts, qu'on croyait qu'ils avaient engloutis comme leur proie, mais qu'ils avaient seulement reçus comme dépôt, pour le remettre entièrement au premier ordre ; car *Jésus qui aime les siens jusqu'à la fin*, prendra soin de ramasser, de toutes les parties du monde, leurs restes toujours précieux devant lui. Il ne faut pas s'étonner d'un si merveilleux soin, c'est de lui qu'il est écrit *qu'il porte tout l'univers par sa parole efficace*,

Toute la vaste étendue de la terre et les profondeurs des mers, et toute l'immensité du monde, ne sont qu'un point devant ses yeux ; il soutient de son doigt les fondements de la terre ; l'univers entier est sous sa main. Et lui, qui a bien su trouver nos corps dans le néant, d'où il les a retirés par sa parole, ne les laissera pas échapper à la puissance au milieu de ses créatures ; car cette matière de nos corps n'est pas moins à lui pour avoir changé de nom et de forme. Ainsi, il aura bien ramassé les restes dispersés de nos corps qui lui sont toujours chers parce qu'il les a déjà une fois unis à une âme qui est son image. En quelque coin de l'univers que la loi des changements ait jeté nos restes, il les gardera ; et, quand la violence de la mort les aura poussés jusqu'au néant, Dieu ne les aura pas perdus pour cela, car il appelle ce qui n'est pas avec la même facilité que ce qui est. Et Tertulien a raison de dire le néant est à lui.

Nous le demandons avec orgueil, y a-t-il sous le soleil un culte qui sache aussi bien consoler de la mort que le catholicisme ? Sans doute, d'autres religions commandent de croire à la résurrection des corps, mais voilà tout ; elles ne disent pas que les vivants peuvent hâter le bonheur des morts. Tandis que le catholicisme, avec ses prières, avec le grand sacrifice d'expiation de ses fidèles, délivre les âmes de ceux que nous pleurons. L'amitié d'un protestant ne peut rien pour son ami mort ; l'amitié d'un catholique ne s'arrête point au marbre ni la tombe ; elle remue, pour ainsi dire, la terre qu'on a jetée sur le cercueil pour délivrer l'ami qu'elle regrette. Avec notre croyance, nous prolongeons nos affections en dépit de la mort

LES NOISETTES



A verte avenue toute droite s'allongait sous les branches croisées, bien loin, bien loin, terminée par un point blanc qui était la plaine lumineuse, où le soleil faisait endoyer l'or des blés.

La charmille qui bordait l'allée de vert gazon, fraîchement émondée, donnait à ce bois l'apparence d'un paysage de jardin, tel qu'on

en voit à Versailles ou dans les gravures d'Elsen. Des deux côtés le clair taillis s'étendait, formant de petits fots de verdure où le soleil jetait des percées joyeuses de mouvante lumière, suivant la fantaisie du vent léger qui passait sur les cimes avec un joli bruissement de feuilles froissées.

Ils marchaient tous deux dans l'allée, lentement, à petit pas : elle, s'appuyant sur le pommeau de son ombrelle à haute canne ; lui, tout droit encore et guilleret, les mains derrière le dos ; elle, les cheveux couverts d'une dentelle sous laquelle ses petites boucles argentées semblaient mousser et folsonner ; lui, sous un chapeau de paille à larges bords qui faisait penser aux chaudes journées de ces pays où les nègres, revêtus de caleçons blancs, travaillent dans les cannes à sucre, sur les images de vieilles boîtes de sucre d'orge ou dans les éditions vieillottes de *Paul et Virginie*.

Ils se boudaient visiblement, car ils allaient sans se parler, sans se regarder, hormis à la dérobée, et le coup d'œil qu'ils se jetaient alors était chargé de reproches. Après qu'ils eurent ainsi franchi la moitié de l'avenue, ils se trouvèrent pourtant moins loin l'un de l'autre, et force leur fut de se parler.

— C'est décidé, alors, dit elle d'une voix douce où tremblait pourtant un reste de colère, vous voulez faire le malheur de ces enfants ?

— Je veux, au contraire, que notre petite fille ne puisse jamais me reprocher d'avoir causé son malheur par mon imprudence.

Elle haussa les épaules, mais très légèrement, comme une vieille dame bien élevée qu'elle était.

— Parce que le garçon qui l'aime est moins riche qu'elle... la belle affaire ! Ils sont toujours sûrs d'avoir du pain...

— Mais pas de beurre ! fit observer le grand-père.

— Quand on s'aime, on mange des baisers sur son pain, répondit-elle avec un demi-sourire.

Comme il ne disait rien, elle fit encore quelques pas, regardant à droite et à gauche, puis s'arrêta devant un coudrier :

— Regardez donc, mon ami, fit elle, il me semble voir là des noisettes.

Avec sa politesse chevaleresque, le grand papa s'approcha, appliqua à ses yeux son lorgnon d'or, regarda le coudrier et répondit :

— Ce sont des noisettes, en effet.

— Voulez-vous me les cueillir, mon ami ?

Le grand-papa regarda le grand'maman avec quelque surprise. Voilà déjà quelques années que ni l'un ni l'autre n'avaient trouvé de plaisir à manger des noisettes... Cependant, il passa le crochet de sa canne sur la branche, qu'il amena jusqu'à sa femme. Elle cueillit délicatement le frais bouquet de petites noisettes à demi mûres et les mit à son corsage avec une épingle.

— Vous ne vous rappelez pas ? dit-elle.

Un rayon de soleil traversant la feuillée éclaira singulièrement le visage de bon papa, ou bien était-ce un souvenir ?

Les yeux gris de grand'maman plongeaient dans les siens avec une persistance inquiétante. Il se rappelait fort bien, mais que venaient faire les noisettes dans une affaire aussi sérieuse que le mariage de leur unique petite-fille ?

Bon papa feignit de s'occuper d'un arbre dont les branches réclamaient l'émondage, mais bonne maman l'avait pris par sa boutonnière.

— C'est ce coudrier-là, dit elle—car c'est un vieux coudrier—qui était si chargé de noisettes l'année que...

— Je sais, je sais, fit bon papa en cherchant à s'échapper, mais elle le tenait bon.

— J'étais ici-même, il vous en souvient, et j'avais dépoillé les branches basses quand vous vintes... C'est vous, mon ami, qui avez terminé la cueillette, et à mesure que les noix ttes tombaient dans mon tablier, vos yeux devenaient plus bavards ; le dernier bouquet, c'est vous, je crois, qui l'avez attaché à la place où je viens de mettre celui-là.

— Ma chère femme ! murmura bon papa

— Et vous m'avez dit en même temps : — Madelinette, si vos parents refaient de nous marier, je me ferai sauter la cervelle...

— Et on nous a mariés, et nous sommes heureux depuis trente-sept ans ! conclut bon papa.

— Et nous n'étions pas riches ; nous le sommes devenus..., les enfants le deviendront... Vous souvenez-vous ?...

Ils n'en dirent pas plus long, car ils s'étaient pris le bras et marchaient vaillamment côte à côte, vers l'orée du bois, où le point blanc devenait comme une grande ogive pleine de lumière.

Ils causèrent ensuite longuement.

— Il faudra nous restreindre un peu, dit bon papa, et faire la dot plus forte.

— Soit, dit bonne maman, on se privera de bon cœur.

— Et comme cela, avec leur pain, les pauvres enfants auront un peu de beurre...

— Et pendant qu'ils sont jeunes, conclut en souriant grand'maman, ils croqueront aussi des noisettes !

HENRY CARVILLE.

LA MODE



TOILETTE DE VILLE

Cette élégante toilette est en tissus fantaisie et velours. Fichus de velours, à godets, croisé sur un corsage plat. Collerette Pierrot, en velours, autour du cou. Ceinture semblable d'où s'échappent de longues coques. Manches ballon, à hauts poignets de velours. Jupe cloche, unie. Chapeau rond en feutre, orné par deux plumes princes de Galles. Voilette blanche à pois noirs.

Mesurage : 12 verges de lainage, grande largeur : 4 1/2 verges de velours.



TOILETTE DE RÉCEPTION

En soie gris-argent. Robe forme polonaise, à corsage plat, orné par une applique de guipure de Venise. Col montant, épaulettes en guipure sur jockeys découpés en créneaux au-dessus de manches ballon, coartés. Jupe éventail, ouverte devant sur un panneau de soie bleu clair, encadré dans des appliques de guipure.

Mesurage : 17 verges de soie gris-argent.

LA VIE PRIVÉE A TRAVERS LES AGES

CHINE

La vie privée en Chine ne ressemble point du tout à la nôtre.

Une dame chinoise se lève ; son lit, qui n'a point de draps, est fait avec prestesse. Elle procède à sa toilette. Sa coiffure est une opération si compliquée qu'on la défait le moins souvent possible. Une fois qu'est élevé le savant édifice, le superbe échafaudage des nœuds et des épingle, on s'arrange pour qu'il dure longtemps. La chinoise, qui déjà vit les pieds dans des moules à déformation—affaire d'esthétique paraît-il,—dort la nuque posée sur un rouleau de bois afin de ne pas gâter sa coiffure.

Le matin donc, elle se contente de s'enduire de miel avant d'appliquer sur sa peau les couleurs qui feront d'elle la plus belle femme du monde.

Rien de plus variable que les règles qui sur la terre, servent à l'appréciation de la beauté.

L'atrophie des pieds entre, là-bas, pour presque tout. Le pied, la massivité chez l'homme, est considéré comme la perfection ; chez la femme, au contraire, c'est la sveltesse. Il faut qu'on puisse l'appeler *timide souris* ou *ombre légère*. Et Dieu sait si ce double titre leur convient ! La Chinoise est très belle lorsqu'elle mérite le titre de "Plaine lune" et que son teint est comparable à "la graisse nouvellement fondue."

Après la toilette, les repas, toujours en nombreuse compagnie.

Les invitations ont été faites sur papier rouge, dans la forme consacrée : "Le... heureux jour du présent mois, une petite fête intime attendra

l'illumination de votre présence. Avec les compliments de... "

Les convives arrivés, le maître du logis les place deux par deux devant les petites tables où sont alignés au moins soixante mets. On se met à l'aise, les vêtements s'enlèvent, le torse reste nu. Où entre la gêne, le plaisir disparaît, n'est-il pas vrai ? Les convives savent fort habilement manger, avec des bâtonnets, le riz, le poisson assaisonné de filet d'œufs pourris, le chien comestible, le cochon, le renard, le rat qui jouit de la propriété de faire repousser les cheveux. On y joint les holoturies, gros vers rouges grillés, les chrysalides de vers-à-soie, les nids d'hirondelles, et, chez les riches, les yeux de chat et les langues d'oiseaux.

Manger est, avec fumer, l'occupation importante de tout bon Chinois. Aussi, ne dit-on pas, en manière de salut : " Comment allez-vous ? " Mais " Comment avez-vous mangé votre riz ? "

Un Chinois convaincu croit sincèrement qu'il n'a été créé que pour s'acquitter de cette tâche.

Nous parlions, l'autre jour, du mariage japonais ; les cérémonies qui accompagnent le mariage chinois sont d'une bien autre originalité. La condition essentielle est d'abord celle-ci : la future n'a jamais été aperçue par son aspirant mari. Des agents matrimoniaux, les *mijus*, sont chargés de l'enquête, car il y a enquête, qui ne porte pas seulement, comme on pourrait le croire, sur la valeur des présents à faire ou à recevoir, mais sur le prénom, sur la date de la naissance. Voilà les choses importantes. De leur combinaison avec les indications de l'almanach naît l'horoscope favorable ou non. C'est d'après l'almanach que sera fixé le jour des épousailles. La " Judiciaire," chassée de l'Europe, s'est réfugiée en Chine.

Le soir indiqué venu, aux lanternes, avec accompagnement de gongs et de trompettes, parents et amis, en grand costume, portant des bannières et des écussions, vont chercher l'épousée. Alors, tremblante sous ses voiles, elle pénétre dans la maison nuptiale. Le mari la dépouille lentement et la fait asseoir entre des flambeaux. Voilà le moment terrible. Si elle est laide, horriblement insultée et maltraitée, elle retourne chez ses parents, qui seront à jamais un objet de risée. Si elle est belle, c'est grande fête. Elle sera pour toujours l'épouse vénérée ; on portera son deuil en blanc pendant vingt-sept mois. On suivra ses funérailles en marchant à reculons. On ne peut lui faire plus d'honneur. Elle doit vivre, en attendant, silencieuse, dans sa gynécée. Le bavardage étant une cause de divorce, la Chinoise se tait !...

Il est en Chine un mariage plus singulier : c'est le mariage des morts.

La plus grande humiliation qui puisse atteindre une famille chinoise, c'est le célibat d'un de ses membres ; aussi les célibataires sont des phénomènes, et si un jeune homme meurt avant d'être marié, c'est pour ses parents la douleur inconsolable. Donc, à l'époque où il aurait atteint sa dix-huitième année, temps des épousailles, on le marie en effigie avec une jeune fille d'adoption en même temps que lui. Les cérémonies sont exactement les mêmes que pour des mariés vivants.

La loi qui règle le mariage est moins large que chez nous. Un Chinois ne peut épouser une femme qui porte le même nom que lui sous peine de soixante coups de bambou, si elle est sa parente même très éloignée. S'il épousait sa cousine, il serait puni de strangulation jusqu'à ce que mort s'en suive.

Oh ! la loi chinoise, quelle empêchuse de danser en rond ! Elle prescrit que les citoyens de la première classe ne porteront pas telle couleur dans leur toilette ; que ceux de la seconde n'auront que des chapeaux noirs ; ceux de la troisième seront coiffés d'autre sorte ; les espadrilles de la quatrième auront une forme particulière. Telle autre classe ne portera pas de soie, même en couvre-pieds ; les boutiquiers seront vêtus de coton ; les acteurs et les esclaves d'une peau de mouton ; les vieillards de soixante dix ans seuls porteront la canne, à peine pour les délinquants de la cangue et du fœt.

Brr... fayons vite, et vive la liberté.

A PIGNEL.

## CHRONIQUE DE LA MODE

Plus de toilettes d'été ! Plus de mousselines et de gazes de soie, à moins que ce ne soit comme ornements ; mais plus du tout pour confectionner les costumes !—Nous voici en plein dans les toilettes d'automne, qui ressemblent déjà beaucoup à celles de l'hiver.—Mais, jusqu'à aujourd'hui cependant, les changements consistent beaucoup plus dans les nuances et dans les étoffes, que dans les formes ou la coupe des vêtements, qui resteront presque les mêmes.

Costumes tailleur, jaquettes et collets devant faire encore beaucoup le fond des toilettes actuelles, le règne des collets sera maintenu par les manches bouffantes, les jaquettes ne pouvant être admises sur les corsages qu'autant que les manches de ceux-ci seront supprimées et remplacées par celles de la jaquette.

Et les manches bouffantes sont loin de vouloir baisser pavillon ! Maintenant que nous les avons résolument acceptées, nous leur reconnaissons toutes sortes d'avantages méconnus jusqu'à ce jour.

Elle servent à amincir les femmes à buste trop fort ! s'écrient les unes. Vous vous trompez, elles étouffent, au contraire, les femmes trop minces et un peu frêles, disent les autres. Et, dans ce conflit, qui a raison ? Disons bien vite que ce sont les unes et les autres, puisque les manches ballon vont bien à tout le monde. C'est du moins ce que l'on est convenu de dire et de trouver aujourd'hui.

En s'allongeant, comme elle a déjà tendance à le faire, nous vous l'avons déjà dit, la jaquette deviendra redingote et servira de pardessus d'hiver pour les femmes qui aiment le costume collant, même pour la rue.

D'autres auront aussi le collet allongé et se transformant en longue mante montée sur empiècement, souvent recouvert lui-même par un collet de fourrure, et retombant jusqu'au bas de jupe, comme grand manteau d'hiver.

Les soies ouatées et piquées, et les soies sans ouate, mais avec lesquelles on met une flanelle les séparant du dessus, serviront de doublure à ces mantes, pour lesquelles on emploiera toutes les soies, mais surtout tous les lainages pelucheux et légers.

Et nous verrons des mantes en crépon d'hiver, en bure cheviotte et en drap bouclé, servant de vêtements de courses et abritant même les toilettes les plus élégantes, lorsque le moment sera rendu, comme cela arrive tous les hivers, de poser, comme les hommes, son pardessus à l'antichambre et d'entrer au salon en élégante toilette de ville.

On dit que les chapeaux ont une réelle tendance à s'agrandir ; les chapeaux peut-être, mais à coup sûr pas les capotes, car elles continuent à être confectionnées avec un rien, et elles prennent le nom de toques dès qu'elles arrivent à représenter quelque chose. Il est prudent de ne tomber dans aucune exagération, et je vous engage fort à ne point accepter de grands chapeaux ronds pour l'hiver, ce qui n'est ni joli ni hygiénique, et à ne vous point coiffer de capotes trop microscopiques, qui manquent également de ces deux indispensables qualités.

L'hiver, la tête et les oreilles ont besoin d'être un peu garanties, et il n'y a que les imprudentes qui les découvrent d'une façon inconsidérée.

Cette année, du reste, chapeaux et capotes perdent un peu de leur forme et de leur allure disparates, par l'échafaudage de garnitures dont ils sont recouverts, et parmi lesquelles apparaissent surtout les plumes d'autruche, à grande et riche allure.

Beaucoup d'algrettes ou d'ailes aussi au milieu des nœuds de ruban et des coques ; mais rien n'égale la richesse et l'air grande dame donnés par le chapeau recouvert de plumes.

Presque tous les chapeaux de velours, que l'on assortit le plus possible à la couleur de la robe, se font en velours tendre et collé, au moins pour la passe tandis que les toques et les capotes préfèrent le velours drapé, pour le fond et pour les contours.

De très jolies toques sont même faites, et elles ont un véritable succès, avec un tour de velours drapé et une grande et large fleur, au feuillage dé-

ployé, formant seule le fond de la coiffure et étendant son feuillage jusque sur le bord de la toque, qu'il orne et recouvre à demi.

Quelquefois, un oiseau aux ailes déployées remplit le même office à lui seul le fond et la garniture de la toque. L'oiseau est plus sérieux, la fleur est plus jolie.

J'ai vu, chez une modiste dont le goût fait souvent loi en fait de modes, des chapeaux en feutre tressé comme de la paille. Cela ressemble un peu à un gros paillason, comme ceux que l'on a tant portés cet été, et offre un cachet d'originalité qui le fera accepter par l'éternel amour que nous avons pour le changement.

Beaucoup de garnitures et même des capotes toute entières se font avec de la chenille nattée, servant aussi à faire, autour des coiffures trop exigües, des garnitures rondes, posées en bordures ou en raches, comme une sorte d'auréole encadrant la tête et le visage, lorsqu'ils n'ont pas besoin d'être trop découverts.

Toutes les fleurs qui seront employées comme garnitures de chapeaux se feront en velours, et il semble que les violettes et les pensées osent seules se faufiler dans la mêlée, lorsqu'un large chrysanthème, une fleur de pavot ou de grenadier ne s'aventure pas courageusement à faire le fond même du chapeau, comme je l'expliquais tout à l'heure.

Pour les ornements de robes et de costumes, nous allons retrouver les très larges rubans, dont on fera des bretelles, des liens de corsage, des étoles et des garnitures de jupes, que l'on posera en ourlet ou en longs pans retombant de la ceinture jusqu'au bas de la jupe. Le satin noir sera le plus généralement employé pour cet usage.

On continue à porter beaucoup, comme grand succès, les couleurs bleue et pervenche, que l'on garnit assez volontiers de rouge-caroubier ou tomate, mélangés avec de la dentelle noir ou du jais.

Cela a un air d'étrangeté nullement critiquable et même de fort bon goût. La couleur absinthe est aussi l'une des plus employées pour les draps et les étoffes épaisses ; on peut alors les orner d'un tissu quadrillé dans lequel le blanc et le vert domineront, sans oublier que toutes les nuances de rouge seront aussi fort jolies avec ces teintes vertes.

Le velours noir va se montrer avec plus d'entraînement que jamais, non pour les grandes toilettes du soir ou même de cérémonie, mais pour les toilettes de toujours dont il composera le principal élément, en l'associant au drap, dont toutes les nuances peuvent aller avec le noir. Mais le drap, faisant souvent tablier, manches ou collets, sera presque toujours brodé de soie, d'appliques ou de jais, tandis que le velours restera uni et sans aucun ornement, comme un hommage rendu à sa valeur personnelle.

Toutes ces broderies revenant fort à la mode s'exécutent sur le tissu lui-même.

Comme coiffure, rien n'est joli, avec ce genre de costume, comme un chapeau de feutre ou de velours noir, garni de rose cette coiffure détruisant la note trop sévère du costume.

Nous allons très probablement voir les costumes de rue, destinés aux visites au aux toilettes un peu habillées, garnis dans le bas par de très hautes bandes de fourrure, posées en ourlet, sans obligation de rappeler cette garniture, toujours assez chère, sur les autres parties du costume ; ces jupes pourront se porter avec des blouses, des collets ou des jaquettes supportant toutes autres garnitures.

Je dois signaler, comme une jolie et nouvelle fantaisie, les chemisettes et corsages sans manches, portés sous les jaquettes, en surah ou en satin noir, mis dans la jupe, avec ou sans ceinture. Ce genre de corsage sera fort apprécié lorsqu'arriveront les rudes et froides journées d'hiver.

BLANCHE VALMONT.

Avec l'automne arrivent les réparations des maisons. Si vous voulez avoir de la bonne tapisserie et dans tous les goûts, allez chez G. A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine. Vous y trouverez satisfaction.

CHOSSES ET AUTRES

—La famille royale d'Angleterre a mille domestiques à son service.

—La pêche du hareng dans le monde entier s'élève environ 400,000 tonnes par année.

—Le montant des assurances sur la vie dans le monde entier était de 360 millions de piastre, il y a trente ans ; à présent, il est de 5 milliards.

—Un Espagnol prétend avoir inventé un engin de guerre qu'on peut tourner en toute direction et pouvant tirer 50,000 coups en 15 minutes. L'électricité est le pouvoir moteur.

—On fait en ce moment du saucisson de poisson, sur les côtes d'Allemagne, où les pêcheries obtiennent des récoltes merveilleuses. Le saucisson de poisson se conserve indéfiniment.

Température du mois de novembre —Tempête locale au commencement du mois. Du 5 au 18, la majeure partie sera du beau temps.—Du 18 au 27, généralement beau.—Du 27 au 5 décembre, neige par intervalles, quelque fois pluie locale.

—Le sculpteur Pinelli vient d'exposer au Vatican un chemin de croix de grandeur naturelle. Cet artiste a travaillé quatorze ans à ce chef d'œuvre. C'est un travail sans précédent. Tous les sujets sont d'un naturel parfait. La Passion n'avait encore jamais été représentée avec autant de vérité, avec autant d'émotion. Ce chemin de croix doit être transporté dans la cathédrale de San-Francisco. Léon XIII a récompensé l'artiste en le créant chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand.

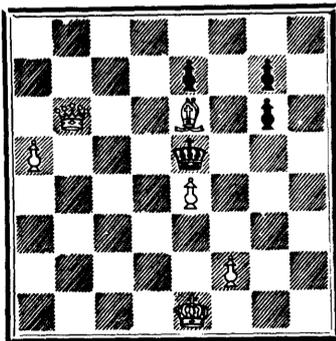
—La compagnie Rielly et Woods, qui joue cette semaine au Royal, est probablement une des meilleures dans le genre "variétés". Le programme cette fois, est tout nouveau. Hades up to date offre du barlesque et donne une foule de situations extravagantes que d'excellents acteurs savent mettre à profit. La troupe comprend des acrobates inimitables, des contortionnistes et des équilibristes sans égau. Cinq comédiens tiennent tout le temps l'auditoire en gaieté. Il y a de plus des chanteurs et chanteuses, des danseuses, etc. En un mot, le programme est un des plus variés qu'il y ait jamais eu au Royal.

LES ECHECS

Les souscripteurs à l'A.B.C. des Echecs peuvent maintenant réclamer l'ouvrage au bureau du MONDE ILLUSTRÉ.

PROBLEME No 170

Composé par M. G. Erlanger  
Noirs.—4 pièces



Blancs 6—pièces

Les Noirs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DU PROBLEME NO 169

Noirs Blancs  
1 D1 TR 1  
2 Mat selon le coup des Noirs.

AUX JOUEURS D'ECHECS — Diagrammes pour problèmes à vendre : 25c le cent. JOSEPH GENEST, 1950, rue Ste-Catherine.



Mrs. May Johnson.

Les Pilules d'AYER

"Je voudrais pouvoir ajouter mon témoignage à celui de tant d'autres qui ont fait usage des Pilules d'Ayer, et dire que j'en prends depuis plusieurs années et que j'en ai toujours obtenu les meilleurs résultats.

Pour l'Estomac

et pour les maladies du foie ainsi que pour la guérison des migraines causées par ces dérangements, les Pilules d'Ayer sont sans égal. Quand mes amis me demandent quel est le meilleur remède pour les désordres de l'estomac,

du Foie et des Intestins

je leur réponds invariablement: les Pilules d'Ayer. Prises à temps elles arrêteront un rhume, empêcheront la grippe, couperont la fièvre et régleront les organes digestifs. Elles sont faciles à prendre et

Sont les Meilleures

médecines de famille que j'aie jamais connues."—Mrs. MAY JOHNSON, 368 Rider Ave., New York City.

LES PILULES d'AYER

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition Colombienne.  
La Salsepareille d'Ayer pour le Sang.

OPERA FRANÇAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine commençant le 29 octobre. Six soirées et deux matinées. Une autre jouée de premier choix.

LUNDI } TAILLEUR  
MARDI } POUR DAMES  
MERCREDI }

Avec tous les favoris, Mmes Géralzer, Giraud et Berth II ; MM. Giraud, Fétis et Milo.

JEUDI (fête de la Toussaint) en matinée } MAMZELLE NITOUCHE

En soirée de gala et } Les Cloches de Corneville

VENDREDI } Opérette en trois actes de R. Planquette. Mlles Degoyon et Miller ; MM. Vissière, Giraud, Bouit et Fétis

SAMEDI } Madame l'Achiduc en matinée

Pris des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame et au théâtre.

Banque Ville-Marie

AVIS est donné par le présent qu'un dividende de TROIS POUR CENT sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant, et sera rayable au bureau principal de la banque, le et après Samedi, le 1er décembre prochain. Les livres de transferts seront fermés du 16 au 30 novembre, ces deux jours inclusivement. Par ordre du bureau de direction,

W. WEIR, Président.

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 58

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la banque, à Montréal, le et après samedi le 1er DÉCEMBRE prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 16 au 30 novembre prochain, inclusivement. Par ordre du bureau de direction.

A DEMARTIGNY, Dir.-Gérant

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Sanguet.

DES MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

J. EMILE VANIER  
(Ancien élève de l'École Polytechnique)  
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
187, rue St-Jacques, Royal Building  
Montréal

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6 40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE : la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

MUSIQUE AU RABAIS

20,000 morceaux à 10 cents au choix

MUSIQUE INSTRUMENTALE

- Menuet.....G. Jacobi
- La pluie de roses, impromptu.....C. Kelling
- Mignonnette, chanson.....G. Bachman
- Belles de nuit, valse.....Franz Hitz
- Amélie, gavotte.....R. Ellenberg
- A toi mon cœur.....Albert Jourjman
- Je pense à toi, romance.....Edm. Abesser
- Caprice Louis XV.....Jules Vasseur
- Jeu d'esprit, polka.....Emile Walteufel
- Tout ou rien, polka.....Emile Walteufel
- Rêve après le bal.....Ed Broustedt
- Bébé.....Emile Walteufel
- Simple avenu, romance sans paroles.....Thomé
- Petite valse.....A. Luigni-Bosquet
- Gavotte pour piano.....F. M. de Mol
- Rococo, gavotte.....Ernest Jonas
- Loïn du pays, polka.....Théophile Mahy
- Loïn du bal.....Ernest Gillet
- Secret de jeune fille, madrigal.....A. d'Henen
- La Tosca, valse.....Laurence Rogert
- Les dominos bleus, polka.....E. F.
- Invitation à la gavotte.....E. Walteufel
- Pavoine.....L. Grandjean
- Pastorale.....G. Bachman
- Sur le lac.....Otto Hegner
- Pas de matelots.....G. P. Ritter
- 2e valse de concert.....Benjamin Godard
- Les plus beaux yeux, polka.....G. Michiels
- Ivresses du bal, valse.....Emile Favere
- La Zamaeneca, danse nationale du Chili.....Th. Ritter
- La Zingara, dan e hongroise.....G. Bohm
- Un rêve de bonheur, idyll pour piano.....H. Alberti
- Berceuse (violin).....Alfred Désève
- Ninuetto.....Gaston Lemaire
- La rose sauvage.....Edm. Abesser

MUSIQUE VOCALE

- Auprès de ma Mie.....C. Chaminade
- L'utilité d'un évantail, chansonnette.....Mme Emile Perronnet
- Le rossignol n'a pas encore chanté, sérénade.....Lucien Collin
- La fille du pêcheur.....Ludolf Wadman
- Abandon.....Gred Gumbert
- Quand je t'ai vue, mélodie.....G. Bremer
- La leçon d'amour, (chantée par Mlle Eugénie Tessier).....Aug. Durand
- Sonnet de voiture.....J. Duprado
- La dernière feuille.....Antony Choudens
- Une âme au ciel, mélodie.....E. Durand
- Dis moi de son cœur la pensée, de l'Opéra-comique "l'Amour médecin".....F. Poise
- Cœur de femme.....F. du Suppré
- Viens, les gazons sont verts.....Ch Gounod
- Nuits d'Espagne.....J. Massenet
- Chanson de "Vertiguette," du "Serment d'amour".....Audam
- Le pays des rêves, val. chantée.....E. Lavigne
- Mélancolie du soir.....George Weiler
- Sérénade mélancolique.....E. Lavigne
- Venise Dort, barcarolle.....Alfred d'Hack
- Polyeute, invitation à Vasta.....Chs Gounod
- Le sais-tu ?.....J. Massenet
- Pluie d'été.....Lorenzo Prince
- La gitana.....A. d'Hack
- Dors amis.....J. Massenet
- Sous l'ombrage, val. chantée.....Ch Godfrey
- Toute la vie, val chantée.....J.-B Wekedlin
- Remember, paroles françaises de Charles Bayer.....H.-P. Danks
- Si j'étais oiseau.....Ferd Hiller
- Charité (hymne).....J. Faure
- La Toussaint (lég alsacienne).....P. Lacomme
- Vieille chans., tirée de Boccace F. VonSupp
- Aimons-nous. sérénade.....Jules Uzès
- Charson de Nanon.....Richard Genée
- Pour un oiseau.....M Carman

S'ADRESSER A LA

Boîte 1070 Bureau de Poste  
MONTRÉAL

DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instructions. Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated criminal paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, INDIANAPOLIS, IND. \* \* \* \* \*

REPORTERS!

We want a responsible LADY or GENTLEMAN in every town to act as newspaper correspondent, report the happenings in their locality and write articles for publication. Experience not required or necessary. Big remuneration for good writers. Enclose stamp for full particulars. MODERN FARMERS ASSOCIATION, Chicago, Ill.

## LE SECRET D'UNE TOMBE

## TROISIÈME PARTIE

## LE FILS

Forestier resta un instant interloqué.

— Mes bagages, fit-il, mais...

— Quoi ?

— Ils n'arriveront à Paris que demain ou après demain.

— Les aurais-tu laissés en gage ? fit l'autre en riant,

— Non, mais par suite d'une erreur, m'a-t-on dit, ils sont partis dans une fausse direction.

— Ils sont assez contumiers du fait, ces employés de chemins de fer. Eh bien, puisque nous n'avons rien à attendre, partons.

Gustave Gandon arrêta une voiture de place.

— Es-tu attendu chez quelqu'un ? demanda-t-il.

— Non.

— Alors, où vas-tu ?

Forestier ne songeait pas à rentrer dans son taudis de la rue du Poirier à Montmartre. Il répondit :

— Où veux-tu que j'aille, si ce n'est dans un hôtel ? Oh ! un hôtel modeste, convenable cependant, où je pourrai trouver une chambre de cinquante francs, soixante au plus. Il faut aller selon ses moyens.

— Naturellement. Je vais te conduire dans un hôtel du quartier Beaujon où je suis un peu connu.

— Décidément, Gustave, tu es le meilleur des amis.

— J'ai le souvenirs des beaux et bons jours d'autrefois.

S'adressant au cocher, Gandon lui dit :

— Conduisez-nous au faubourg Saint-Honoré, devant Saint-Philippe-du-Roule.

Ils montèrent dans le fiacre.

La course était longue. Le cocher maugréa un peu ; mais que faire ! Il partit, et sa mauvaise humeur retomba en coups de fouet sur son cheval.

— Tu ne sais pas, dit Gandon à Forestier, nous allons dîner ensemble, ensuite tu prendras possession de ta chambre et je t'emmennerai.

— Où cela ?

— Tu ne divines pas ?

— Pas du tout.

— Chez madame Cauwey, à qui je veux te présenter dès ce soir, ainsi qu'à sa société.

— Y penses-tu ? Ta devrais pourtant voir que je ne suis pas présentable. J'ai sur moi une chemise de trois jours et pas même des gants. Quelle singulière figure je ferais, en pareille équipage, dans le salon de cette dame, au milieu de sa brillante société !

— Comment, tu te trouves embarrassé pour si peu ? répliqua Gandon en riant très fort, mais, mon cher, tu trouveras chez le premier chemisier venu et la chemise et les gants.

— Oui, sans doute, mais...

— Quoi encore ! Un coup de brosse à ta redingote ? Le garçon de l'hôtel te le donnera.

Forestier ne put s'empêcher de rire. La bonne humeur de son ami le gagnait malgré lui.

— Non, ce n'est pas cela, fit-il.

— Alors, explique-toi.

— Je suis parvenu à faire oublier mon nom d'Edouard Forestier, et pour rien au monde je ne voudrais l'entendre prononcer dans un salon.

— Oui, je comprends... Comme moi, mon pauvre Edouard, et pour des raisons analogues, tu as dû changer de nom souvent. Crois-tu donc qu'on me connaît sous mon véritable nom ? Non pas. Dans les salons de Mme Cauwey, où j'ai le bon esprit de jouer un rôle assez effacé, je me fais appeler baron de Lormier. Ça sonne toujours bien, un titre de noblesse, et aujourd'hui plus que jamais, quoique nous vivions sous un gouvernement démocratique ; cela ne m'empêche point de me montrer à l'occasion fort partisan des idées nouvelles, de me faire le défenseur des opprimés, de plaider chaleureusement la cause du prolétariat dans ses justes revendications.

— Est-ce que tu fais de la politique ?

— Pas si sot ; mais il est bon, dans le monde, d'avoir ou tout au moins de paraître avoir une opinion et des pensées généreuses. Ça fait bien et ça donne du ton.

— En vérité, je ne te reconnais plus.

— L'âge, mon cher, l'âge ; c'est en vieillissant que l'on apprend la vie.

— J'ai vieilli, et je crois bien n'avoir rien appris du tout. Pourtant je ne suis pas un imbécile.

— Tu n'as pas su te servir ou tu t'es mal servi de ton intelligence. Mais nous nous éloignons de notre sujet. Comment t'appelles-tu aujourd'hui ?

— Alexis Pontois.

— Peuh ! Est-ce qu'on s'appelle Alexis Pontois ? Je comprends qu'on porte un pareil nom quand on le tient de son père, mais point qu'on se le donne soi-même, quand il y en a tant d'autres à choisir, sonores, ronflants. Pontois, c'était bon pour le Midi d'où tu arrives ; mais te voici à Paris, probablement pour quelque temps, et il faut te donner un nom qui réponde à

ta figure, à ton langage, à tes manières distinguées, un nom qui fasse dresser la tête, ouvrir les oreilles et jette de la poudre aux yeux. Veux-tu être aussi baron, ou mieux encore comte ou marquis ? Oh ! cela ne te coûtera pas davantage.

— Merci, mon cher, je ne tiens pas à un titre et moins encore à trop attirer l'attention sur moi.

— Alors quel nom veux-tu ? Surtout, plus de Pontois ; en as-tu un autre qui ne soit ni usé, ni compromis ?

— Aucun, répondit sourdement Forestier.

— Eh bien, je vais t'en trouver un, moi.

Le faux baron de Lormier réfléchit un instant et s'écria :

— J'ai trouvé ! Si ça te convient, à partir de maintenant tu te nommeras Louis de Fabrège.

— Soit ; va pour Fabrège, avec ou sans la particule.

— Le "de" fait bien et j'y tiens ; sois tranquille, on ne te demandera pas à voir tes parchemins.

Les deux camarades, repris de justice et coureurs d'aventures, descendirent du fiacre devant l'église Saint-Philippe-du-Roule. Forestier donna au cocher deux francs, prix de la course avec le pourboire.

— Maintenant, dit Gustave, allons faire tes achats.

Ils trouvèrent facilement une boutique où Forestier se contenta d'acheter la chemise et la paire de gants dont il avait besoin.

Du moment que, conduit par son ami, il allait passer la soirée dans une maison où l'on jouait, il ne devait pas trop puiser dans sa bourse, sachant bien que dès qu'il s'approcherait d'une table de jeu et verrait des cartes, il ne résisterait pas à l'envie de tenter la fortune.

On se rendit ensuite rue de Berri où Forestier se fit donner une chambre dans un hôtel d'assez belle apparence.

Après qu'il eut consacré une demi-heure à sa toilette, les deux camarades allèrent dîner dans un restaurant du quartier. Ce fut le baron de Lormier qui commanda les plats, les vins, voulant bien fêter un ancien ami retrouvé d'une façon si imprévue. Ce fut également lui qui demanda l'addition et paya la dépense, ce dont Fabrège se sentit particulièrement touché.

Il était alors près de dix heures du soir.

Tranquillement, et tout en causant du passé à voix basse, nos deux hommes s'enfoncèrent dans la rue de Courcelles.

Après un quart d'heure de marche, le baron s'arrêta sur le trottoir en disant :

— C'est ici,

Ils étaient devant une porte derrière laquelle on devinait une habitation entre cour et jardin.

— Diable ! fit Forestier, un hôtel !

— Oui, un petit hôtel, confortable et coquet, comme il convient à une jolie femme qui veut que sa maison soit un lieu de délices pour ses amis. Comme ça, vois-tu, dit Gandon, on est tout à fait chez soi et libre d'y faire tout ce que l'on veut : on a moins à redouter la curiosité des voisins et l'on ne craint pas d'importuner les autres locataires.

— Et, c'est toi qui paie cet hôtel ?

— C'est moi, c'est elle ; quand je n'ai pas, elle me donne ; une autre fois, c'est ma bourse qui est la sienne.

— C'est, bien, je suis renseigné.

Le faux baron ouvrit la porte à l'aide d'une clef qu'il avait sur lui et ils entrèrent dans la cour, peu vaste, mais qui encadrait l'hôtel en se prolongeant des deux côtés jusqu'à un jardinet planté de massifs touffus, invitant aux promenades mystérieuses dans les belles nuits d'été.

L'hôtel avait deux étages au dessus du rez-de-chaussée, puis les combles.

Les quatre grandes fenêtres du premier étage étaient magnifiquement éclairées ; deux, celles du grand salon, par un lustre, les autres par des lampes et des bougies dans des appliques.

En même temps que le son d'un piano, des éclats de voix et de rires arrivèrent aux oreilles des deux amis.

— Tu extends, dit le baron, on s'amuse.

Ils montèrent au premier étage et trouvèrent dans un large couloir, formant antichambre, un domestique en livrée qui, silencieusement, les débarrassa de leurs chapeaux et pardessus.

Ils entrèrent dans le grand salon où se trouvaient réunies une quinzaine de personnes, trois ou quatre femmes d'un âge mûr, quelques vieux messieurs aux cheveux grisonnants et des jeunes filles fort jolies, très séduisantes, dont la plus âgée ne devait pas avoir vingt-quatre ans. Elles avaient le visage animé et encore toute la fraîcheur et la gaieté de la jeunesse, elles avaient de belles dents blanches et ne se privaient pas de rire pour les faire voir.

Elles avaient des allures qui n'étaient pas précisément celles qu'on pourrait s'attendre à trouver dans une société bien choisie, chez des jeunes filles du meilleur monde ; elles avaient des poses étudiées, des regards languoureux, parfois timides et effarouchés, selon le rôle qu'elles devaient jouer, ce qui ne les empêchait pas, à un autre moment, de parler avec une étonnante liberté de langage et d'expression.

Elles étaient assez richement vêtues et bien parées ; mais un jeune

homme depuis peu sorti du lycée, ou fraîchement arrivé de sa province, aurait certainement trouvé que ces jeunes demoiselles, si charmantes, étaient un peu trop poudrées.

Forestier, qui avait autrefois fréquenté tous les mondes, surtout le monde interlope, ne s'étonna point. Du reste, son ami Gustave lui en avait dit suffisamment pour lui faire deviner ce qu'était réellement le salon de Mme Cauwey.

Cette dernière, fort bien conservée et belle encore, trônait en reine dans son salon ; elle savait causer et ne manquait pas d'esprit, deux qualités absolument nécessaires à une intrigante. Quand elle parlait, elle tenait son monde sous le charme de sa parole et l'étonnait par la finesse et la vivacité de ses réparties.

Voyant entrer Gondan accompagné d'un étranger, elle s'était levée et avancée.

Le baron de Lormier présenta son ami, M. Louis de Fabrège.

Celui-ci fut accueilli par un gracieux sourire de la dame, qui sans façon, lui présenta sa main. C'était la réception de M. de Fabrège ; il faisait maintenant partie du cercle.

Il salua tout le monde avec beaucoup d'aisance. Le coquin ayant fait peu neuve, ne se trouvait pas embarrassé, comme quelques jours auparavant sous son vêtement guenilleux. Il avait déjà pris au sérieux son nouveau nom et son nouveau rôle et s'était fait une tête de circonstance.

Tous les yeux s'étaient levés sur lui ; on trouva qu'il avait fort bonne mine, beaucoup de distinction, un grand air.

Ces dames semblaient fouiller ses poches du regard, se demandant sans doute si elles étaient pleines d'or et si son portefeuille était lourd de billets de banque.

Ah ! si elles avaient su... le beau, l'élégant M. de Fabrège était du coup un homme à la mer.

D'un rapide coup d'œil il fit l'inventaire du salon somptueux en apparence, mais du clinquant seulement, rien d'artistique, en réalité rien, le tout d'un assez mauvais goût.

Mais cela était pour lui d'un médiocre intérêt.

Les portes latérales du salon étaient ouvertes à deux battants, et dans le petit salon à droite et à gauche, dans la salle à manger transformée en salle de jeu, Forestier voyait des tables recouvertes du tapis vert traditionnel et autour des tables des joueurs assez nombreux.

—Messieurs, dit Mme Cauwey, nous sommes ici le cercle des dames ; s'il vous plaît de passer dans les salles où l'on joue, vous le pouvez.

Forestier salua, puis s'approcha de la porte du petit salon, où le faux baron le suivit.

—Hein ! lui dit tout bas Gustave, en lui mettant familièrement la main sur l'épaule, tu es toujours le même : voir jouer te donne le désir de jouer aussi.

—Oui, c'est plus fort que moi.

—Eh bien, malgré que tu ne sois pas riche, il te faut mettre au jeu quelques louis. Je t'ai amené ici avec la certitude que tu gagneras.

—Ah ! tu crois cela ?

—Oui, la chance a des caprices ; elle vient toujours après la déveine.

—Oh ! toujours ! Enfin, je verrai tout à l'heure. Quel est ce monsieur brun qui tient à ce moment le jeu de baccara ?

—C'est un Espagnol.

—Je l'aurais deviné, car il a bien la tête d'un Espagnol.

—On reconnaît mieux encore sa nationalité quand il parle ; bien qu'il sache parfaitement le français, il le parle avec un accent espagnol très prononcé.

—Il a l'air d'un grand seigneur.

—Tu trouves ?

—Il joue avec un calme...

—Il est toujours le même ; jamais je ne lui ai vu perdre son sang froid. Constamment grave comme tu le vois ; la foudre éclaterait à ses pieds qu'il ne s'en émouvrait pas ; la chose la plus drôle du monde n'amènerait pas un sourire sur ses lèvres pâles.

—C'est un original ?

—Non. C'est tout simplement un homme qui doit avoir en tête quelque vaste projet, et qui se met certainement un masque sur le visage.

—Il a dans le regard quelque chose de terrible.

—Ou plutôt de fatal.

—Comment se nomme-t-il ?

—Il a plusieurs noms,

—Lui aussi.

—Il a ce droit tout comme un autre.

—Ici, il se fait appeler José Dacos. Mais je sais, moi, son véritable nom.

—Ah !

—Il se nomme don Antonio de Villina.

—Ah ! un véritable hidalgo,

—Tu l'as dit, il a l'air de ce qu'il devrait être, un grand seigneur. Je ne sais pas bien son histoire, mais il a dû être fort riche ; à présent, c'est un noble espagnol ruiné, obligé de recourir aux expédients pour vivre.

—Comment il y en a tant, pensa Forestier.

Puis à haute voix :

—Il gagne encore ! mais il a au jeu un bonheur incroyable.

—Parbleu.

## IX.—LE JEU

Les deux camarades étaient restés un instant silencieux.

—D'après ce qui m'a été raconté, reprit le faux baron, cet homme, dont les cheveux noirs commencent à s'argenter aux tempes, mais qui a été certainement un fort bel homme, ce don Antonio de Villina a eu une existence très tourmentée, semée de piquantes aventures ; il aurait mené à Madrid la vie à outrance, s'y serait fait remarquer par des folies sans nom, des extravagances invraisemblables. Très recherché, très entouré, jetant l'or à pleines mains, il était beau vainqueur des plus charmantes Madrilènes. Il a eu plusieurs duels fameux dont on a beaucoup parlé à l'époque.

Il était un des plus brillants officiers de l'armée espagnole, sans peur comme Bayard, mais pas sans reproches. Enfin, il a été, comme nous disons à Paris, l'homme du jour.

Les événements ont changé tout cela. Ruiné, ses bons amis se sont éloignés de lui, —il en est presque toujours ainsi, —et à la suite de je ne sais plus quelle autre aventure scandaleuse, il a dû s'expatrier. On ne sait pas trop où il est allé et ce qu'il a pu faire dans les pays qu'il s'est plu à honorer de sa présence.

—Est-il à Paris depuis plusieurs années ? Je l'ignore. Il y a six mois que je l'ai rencontré dans une maison où l'on joue ; nous avons échangé quelques paroles, et bien qu'il soit assez réservé et paraisse difficile dans le choix de ses relations, il est venu ici, invité par moi ; la société lui a plu, il est revenu, et nous le voyons à présent deux ou trois fois chaque semaine.

—Bref, dit Forestier, cet ancien officier de l'armée espagnole, ce héros de toutes sortes d'aventures, ce viveur dégomme est aujourd'hui un joueur et trouve dans le jeu ses moyens d'existence ?

—Je le crois. Cependant il doit connaître quelques personnes faisant aujourd'hui partie de la colonie espagnole de Paris, auxquelles il a le talent de soutirer de l'argent.

—Quand il n'a pas eu au jeu comme ce soir, par exemple, une chance inouïe.

—José est un joueur heureux.

—Ce qui veut dire qu'il gagne souvent ?

—Quand il veut.

—Mais alors il ne perd jamais ?

—Si, quand il ne peut pas faire autrement.

—Je ne comprends pas.

—Mon cher, il faut bien faire de temps à autre quelques sacrifices pour ne pas décourager les autres joueurs et les tenir en haleine. Ainsi, la dernière fois qu'il est venu, c'était avant-hier, il a d'abord gagné, puis perdu, et quand il a quitté le jeu, il avait laissé cent louis sur le tapis.

—Diable !

—Seulement, ce soir il ne sortira pas d'ici sans avoir empoché trois ou quatre mille francs.

—J'en sais assez, ton Espagnol est un grec.

—Chut ! on ne parle pas de ça ici.

—Oui, vraiment, il manie les cartes avec une aisance, une grâce, et il les bat avec une rare habileté ; c'est un maître en l'art de faire sauter la coupe. Quel calme imperturbable ! l'or et les billets de banque s'accumulent devant lui et il ne bronche pas.

—Demain, avec le même calme, la même gravité, il ira perdre dans une autre maison tout ou partie de ce qu'il aura gagné ce soir. Voilà actuellement la vie de cet homme étrange. Ecoute, tout à l'heure il va passer la main et quittera la table de baccara pour faire la partie d'écarté.

—Afin de perdre ?

—Non, il gagnera encore ; c'est son jour de toujours gagner. Tu feras le jeu de son côté en mettant cinq louis.

—Oh ! comme tu y vas !

—Fais ce que je te dis et sois tranquille. Mon pauvre vieux, je t'ai promis de t'aider, et je ne peux le faire autrement qu'en te faisant jouer avec la certitude que tu gagneras. En ce moment, malheureusement, ma bourse est à peu près aussi plate que la tienne.

Forestier regarda Gandon tout étonné.

—Hé, mon cher, fit le faux baron, il y a, et tu le sais aussi bien que moi, des bons et des mauvais jours, des hauts et des bas. C'est ainsi, la vie, il faut s'y faire.

—Mais au lieu de me faire jouer pour gagner, pourquoi ne joues-tu pas toi-même ?

—Je n'ai pas le droit de gagner ici, cela m'est défendu ; mais je joue ailleurs. Ici, vois-tu je serais obligé de perdre, ce qui n'aurait pour moi aucun attrait.

Comme l'avait annoncé Gandon, l'Espagnol passa la main, mit l'or dans une de ses poches, les billets de banque dans son portefeuille et alla remplacer à une table où l'on jouait l'écarté un joueur décavé.

Forestier s'approcha de la table et, comme le lui avait conseillé son ami, s'associa au jeu de l'Espagnol, en mettant cinq louis sur le tapis.

Don Antonio gagna les deux premières parties, mais perdit les deux suivantes ; ensuite il gagna constamment. Il savait si bien préparer son jeu ! Oh ! il ne tournait pas toujours le roi, mais toujours il se trouvait dans ses cinq cartes, soit accompagné de la dame ou du valet et de deux autres petits atouts.

La partie finit quand l'adversaire de l'Espagnol trouva qu'il avait assez perdu, les joueurs de son côté s'étant d'ailleurs retirés.

Don Antonio se leva, conservant toute sa gravité. Il se tourna vers Forestier et le regarda fixement, comme si, avant de lui adresser la parole, il eût voulu savoir à quelle espèce d'individu il avait affaire.

Il fut satisfait de son examen, car au lieu de tourner le dos à son associé, il lui dit, mais d'un ton froid :

— Vous devez être content, monsieur

— Oui, certes, j'ai été bien avisé en pariant pour vous.

— Soit, mais vous pensiez que je gagnerais ?

— En effet, monsieur, je le pensais.

— Pourquoi ?

— Parce que vous avez ce calme sans lequel on ne peut pas être un bon joueur.

— A une autre fois, monsieur, dit l'Espagnol.

Et il passa dans le grand salon pour causer un instant avec les jeunes filles avant de s'en aller.

Gandon, qui avait disparu pendant la partie d'écarté, vint retrouver Forestier.

— Eh bien ? l'interrogea-t-il.

— Parbleu, tu ne t'étais pas trompé.

— Combien as-tu gagné ?

— Cinquante louis.

— Parfait ; voilà ta barque remise à flot.

— Nous allons partager, dit Forestier, qui avait été généreux autrefois et pouvait avoir encore de la générosité, dans un élan de reconnaissance.

— Non, répondit Gandon, garde ton argent ; la soirée a été bonne, et demain j'aurai mon gousset et mon portefeuille bien garnis. Plus tard, si, comme je l'espère, nous nous associons, ainsi qu'il y a quinze ans, nous partagerons.

On jouait encore ; mais Forestier ne voulant pas risquer de perdre ce qu'on venait de lui faire gagner, et n'ayant alors plus rien à faire chez Mme Cauwey, se disposa à se retirer.

Gandon l'accompagna jusqu'à la porte sur la rue.

— Quand reviendras-tu ? lui demanda-t-il.

— Demain.

— Tu ne rencontreras pas l'Espagnol.

— Il y a d'autres joueurs.

— Alors, bonsoir et à demain.

Ils se séparèrent.

Forestier rentra à l'hôtel de la rue de Berri. Il ne pensait plus ni à sa fille, ni à la marchande à la toilette. C'était un tout autre homme quand il avait de l'or dans ses poches. L'or, l'or, c'était tout pour lui, c'était son dieu. Il avait tout fait et était capable de faire tout encore pour en posséder des monceaux. Pourquoi donc n'avait-il pas la fortune, une grande fortune comme tels ou tels qu'il avait connus plus misérables encore que lui et qui étaient aujourd'hui millionnaires ? Est-ce qu'elle n'allait pas enfin venir à lui cette fortune tant cherchée et dont il n'avait jamais eu les sourires ?

C'est en pensant à la vie large et facile des riches, qui étaient pour lui les seuls gens heureux, et à sa propre misère, sans se dire qu'il l'avait méritée, qu'il se mit au lit. Sans être excellente, il se trouva bien sur cette couche, qui n'était plus son grabat de Montmartre. Il dormit comme cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps et un rêve merveilleux berça son sommeil.

Une pluie de pièces d'or tombait sur lui, il les ramassait et en emplissait un grand coffre ; cette fois, enfin, il était riche et pouvait dire, à son tour :

— Ah ! moi aussi je suis millionnaire !

L'or toujours l'or ! c'est la fièvre du misérable.

A son réveil, le grand coffre du rêve avait disparu ; mais il restait dans sa poche les pièces d'or ramassées la veille sur le tapis. Cet or là n'était pas celui d'un rêve.

Il était près de dix heures quand Forestier se leva ; il s'habilla, mettant un certain soin à sa toilette ; il redevenait élégant et voulait encore paraître jeune. Il se demanda s'il ne devait pas aller voir Mme Prudence et lui rendre compte de son voyage.

— Bah ! se dit-il, rien ne presse, elle attendra ; demain, je verrai.

Pour le moment, il était riche et n'avait rien à demander à la brocanteuse. Il la tenait en réserve, elle était la poire qu'il gardait pour la soif. A vrai dire, ne sachant pas ce que contenaient les fameux papiers de la jeune fille espagnole, il n'avait qu'une médiocre confiance dans le résultat des machinations auxquelles allait se livrer la marchande à la toilette.

Maintenant qu'il s'appela M. Louis de Fabrège, il devait tenir son rang, et pour donner de lui une bonne opinion aux gens de l'hôtel et avoir droit à leur considération, il fallait qu'il payât au moins le premier mois de location de sa chambre. C'est ce qu'il fit avant de sortir.

Il prit une voiture et se fit conduire au Palais-Royal, où il déjeuna copieusement. Après tant de privations forcément endurées, il sentait le besoin de se bien restaurer.

Il reprit une voiture, à l'heure cette fois et se fit mener à la Belle-Jardinière, où il s'offrit un complet auquel il ajouta un autre pantalon et une demi-douzaine de chemises.

Le tout fut mis dans un paquet à faire porter à son hôtel.

Il alla ensuite dans d'autres magasins où il acheta les diverses choses qui lui étaient nécessaires. Il se montait. Quand on ne possède plus rien, on a besoin de tout.

Le soir, il dîna dans le même restaurant que la veille.

A dix heures il faisait son entrée dans le salon de Mme Cauwey, qui l'accueillit, comme la veille, avec son plus gracieux sourire.

Il ne s'attarda pas à batifoler avec les dames et les jeunes filles, dont plusieurs avaient été remplacées par d'autres ; il passa dans une des salles de jeu. La passion des cartes l'avait repris. Il se mit à jouer ; il gagna, il perdit, il gagna de nouveau ; en fin de compte, quand il se retira vers deux heures du matin, son gain équivalait aux dépenses diverses qu'il avait faites dans la journée. Il n'avait pas à se plaindre, cela n'allait pas mal.

Nous n'avons pas à le suivre pas à pas dans ses promenades à travers Paris et au Bois de Boulogne, où il n'avait pas mis le pied depuis des années.

Il ne songea pas à faire sa visite à Mme Prudence. Mais le soir il se retrouva dans le petit hôtel de la rue de Courcelles, où il espérait rencontrer don Antonio. Celui-ci n'y était pas, et, pour comble de disgrâce, le faux baron de Lormier ne s'y trouvait pas non plus. Mais était-ce une raison pour ne pas jouer ?

La société était nombreuse, beaucoup de visages nouveaux. Toutes les dames n'étaient pas dans le grand salon, il y en avait parmi les joueurs, et elles n'étaient pas les moins acharnées au jeu.

Forestier fut dans une déveine complète ; il perdit, perdit constamment, et, quand il sortit du tripot, à une heure avancée de la nuit, il n'avait plus dans sa poche que quelques pièces de menue monnaie.

Il était pourtant bien adroit, bien habile ; mais il s'était trouvé aux prises avec deux adversaires plus forts que lui.

Il descendit la rue de Courcelles en gesticulant comme un fou, lançant à droite et à gauche des regards farouches, ayant des grognements de dogue, mâchonnant des paroles menaçantes.

A qui ses menaces s'adressaient-elles ? Il n'en savait rien. Mais il aurait voulu se trouver en face de quelqu'un qui lui cherchât querelle et avoir ainsi un prétexte pour assouvir sa rage.

Mais à cette heure de la nuit la rue était déserte ; il ne rencontra personne.

Il rentra en se disant :

— Demain, j'irai voir Mme Prudence

Il le fallait bien.

\* \*

La marchande à la toilette, puisque nous nous sommes habitués à l'appeler ainsi, n'était pas tranquille ; elle avait de sérieuses inquiétudes ; à une grande joie avait succédé des tristesses dont elle ne parvenait pas à se délivrer, et quand elle y échappait un instant, elle avait des impatiences, des brusqueries et même des emportements qui ne lui étaient pas habituels.

Elisabeth ne l'avait pas encore vue aussi agitée, dans un pareil état d'irritation nerveuse.

Malgré la promesse que son fils lui avait faite de revenir la voir pour lui rendre compte de sa conversation avec son père, le jeune homme n'avait pas reparu. Que s'était-il donc passé ?

Lebrun avait-il défendu à Paul, d'une façon absolue, de remettre les pieds chez sa mère ? C'était possible. Le père, certainement, avait tout dit à son fils, et celui-ci, mis en demeure de choisir entre les deux, n'avait pas hésité à sacrifier sa mère. Voilà ce qu'elle supposait. Alors son mari lui déclarait la guerre ; eh bien, soit, il y aurait une lutte, une lutte acharnée, et elle saurait rendre tous les coups qui lui seraient portés.

Elle n'était séparée de son mari, juridiquement, ni de corps ni de biens ; si indigne qu'elle fût, elle avait des droits, elle les revendiquerait devant les tribunaux.

Un procès à son mari, c'était chose grave, car elle atteindrait aussi son fils et pourrait nuire ainsi à son avenir. Elle le sentait bien, et elle se disait :

« Cet homme implacable, terrible, n'osera pas me pousser à bout ; il aime trop son fils pour cela ; je n'aurai qu'à le menacer d'une action judiciaire ; pour Paul, il aura, comme moi, peur du scandale et il capitulera. Oui, c'est ainsi que j'aurai mon fils et qu'il ne le gardera pas pour lui seul. »

La peur que Lebrun aurait du scandale était la force sur laquelle elle s'appuyait, son grand cheval de bataille pour vaincre dans cette lutte qu'elle prévoyait.

Elle était inquiète, tourmentée aussi au sujet de Forestier. Comment, depuis sa dernière visite sept jours s'étaient écoulés, et pas de nouvelles de ce misérable ! Où était-il et que pouvait-il faire ? Il était allé dans le Midi, mais trois jours suffisaient grandement pour ce voyage. Et lui aussi ne paraissait pas.

Il lui semblait que maintenant tout se tournait contre elle.

Mais était-il seulement parti, comme il l'avait dit, ce Forestier ? Elle lui avait donné cinq cents francs ; l'ancien viveur avait bien été capable de dépenser cet argent à quelque débauche.

Elle ne pensait pas, tout fois, qu'il lui eût menti au sujet de la jeune Espagnole ; mais, encore une fois, où était-il et que pouvait-il faire ?

Elle n'avait en cet homme qu'une confiance très limitée ; mais elle avait besoin de lui. Ah ! s'il ne lui avait pas été utile !

Elle se disait aussi que la jeune fille avait pu quitter ces gens qui l'avaient élevée et que Forestier s'était mis à sa recherche ; alors cela expliquait pourquoi il n'était pas déjà revenu, il fallait prendre patience.

Et elle répétait à peu près les mêmes paroles que Forestier, disant :

— Après tout, rien ne presse, je peux attendre.

Mais c'était surtout du côté de son fils que ses inquiétudes étaient grandes. Si seulement elle avait pu savoir quelque chose !

Les jours précédents, elle avait vendu un certain nombre d'objets d'art et réalisé un bénéfice de plusieurs milliers de francs. Sa maison était dans une prospérité qu'elle n'espérait certainement pas quand elle s'était établie. Les deux hommes qui voyageaient pour elle en Europe, et principalement en Italie, à la recherche d'antiquités devenues très rares, mais qui faisaient encore, cependant, de merveilleuses trouvailles, ces deux hommes n'allaient plus suffire pour approvisionner le magasin et donner satisfaction à la clientèle de plus en plus nombreuse des collectionneurs et amateurs de bibelots ; elle allait être obligée de prendre deux nouveaux chercheurs.

Mais depuis qu'elle avait revu son fils, elle n'avait plus le même amour du lucre, la même âpreté au gain. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire de

gagner beaucoup d'argent, si ce n'était pas pour son fils ? De l'argent, elle en avait bien assez pour elle seule ; elle était déjà vieille, et si elle avait encore quinze ou vingt ans à vivre, c'était tout. A quoi bon gagner tant d'argent dont un jour on ne saura que faire ? L'argent, on ne l'emporte pas dans la tombe. Beaucoup s'en servent pour leurs plaisirs ; mais elle ne voulait plus de plaisirs ; après s'en être rassasiée, elle n'avait plus à en chercher aucun. Pour un peu elle se serait écriée :

— Argent, vil métal !

Le jeudi matin, n'y tenant plus, elle se rendit au boulevard de Clichy. Elle s'était dit qu'elle trouverait Paul dans son atelier. Elle voulait le voir, elle voulait savoir et ensuite faire des reproches. Elle en avait le droit : ce n'était pas elle qui avait été chercher son fils, c'était lui, de son propre mouvement, qui était venu à elle. Il ne lui était plus permis de se dérober à sa tendresse.

Elle entra dans la loge de la concierge.

— Madame, dit-elle, M. Paul Lebrun est-il son atelier ?

— Non, madame, répondit la concierge, M. Paul n'est pas venu ici depuis dimanche matin.

— Mon Dieu ! serait-il malade ?

— Non, pas lui, c'est son père qui est malade, et M. Paul ne peut pas le quitter.

— La maladie de M. Lebrun père est donc dangereuse ?

— Plus maintenant, car il va beaucoup mieux ; mais il a failli mourir d'un coup de sang.

— Ah !

— C'eût été une grande perte, car M. Lebrun est un bien brave et bien honnête homme. Et ce qu'il aime son fils, ce n'est rien de le dire.

— Comment avez-vous appris sa maladie.

— Je ne saurais rien sans une lettre qui est venue ici pour M. Paul et que mon mari a portée rue Laint.

— Il a vu M. Paul ?

— C'est à lui-même qu'il a remis la lettre.

— Et vous êtes sûre que M. Lebrun va mieux, qu'il est hors de danger ?

— Oui, madame, grâce au docteur Delteil. D'après ce que M. Paul a dit à mon mari, son père sera complètement remis dans quelques jours.

Léonie remercia la concierge et se retira.

Dans la rue elle poussa un long soupir de soulagement. Ainsi, tout ce qu'elle avait pensé était faux, elle n'avait eu que de mauvaises idées.

— Je suis une malheureuse, se dit-elle, comment ai-je pu douter du cœur de mon fils ! Ah ! je ne le lui dirai pas !

#### X.—LE BON ET LE MAUVAIS COTÉ

Ce même jeudi, vers une heure de l'après-midi, Forestier, vêtu de son complet, coiffé d'un chapeau de feutre neuf, forme melon, se dirigeait vers la rue Lafayette.

Il songeait à bien des choses : à la fortune qui, chaque fois qu'il croyait la tenir d'un côté, lui échappait d'un autre ; à la situation dans laquelle il se trouvait vis à vis de la brocanteuse.

Après tout, cette situation n'avait rien de désagréable, au contraire, il était toujours sûr de trouver chez Mme Prudence, non pas tout l'argent qu'il voudrait, mais au moins celui qu'il lui fallait pour vivre, et cela en attendant mieux.

Tout de même, il avait été bien inspiré le jour où il s'était présenté chez cette femme pour lui vendre le coffret volé.

Elle se faisait bien un peu tirer l'oreille pour lui ouvrir sa caisse, mais elle finissait toujours par lui donner satisfaction.

D'ailleurs, à présent il n'avait plus à être timide et craintif en face d'elle, il avait sa force à opposer à la sienne ; si elle le tenait par l'argent, il la tenait autrement, lui, et plus solidement encore.

Il la trompait et n'avait pas à craindre d'être trompé par elle. Si elle avait des armes contre lui, il en avait aussi contre elle. Oh ! elle n'avait qu'à se bien tenir, à ne pas se montrer trop fière de posséder les papiers. Est-ce que d'un mot il ne pouvait pas renverser, comme un château de cartes, tout l'échafaudage de ses combinaisons ténébreuses ?

Il se sentait suffisamment garanti contre la mauvaise foi possible de son alliée.

Passant d'une pensée à une autre, il se rappelait, comme on se souvient d'un horrible cauchemar, les mauvais jours de son passé. En avait-il assez mangé, de la vache enragée, avant de se faire coiffer sottement, après s'être enfui de l'hôtel Villarceau ! Huit longues années de prison, ensuite la plus épouvantable misère, des journées passées sans avoir rien à se mettre sous la dent, des nuits sans autre gîte que l'arche d'un pont.

Mais il était déjà loin, ce temps-là, et la série noire était épuisée.

Mme Prudence et Elisabeth étaient dans le magasin, occupées à remettre en place des bronzes qu'elles venaient de montrer à des clients, lorsque Forestier entra.

— Ah ! enfin ! fit la marchande.

Et elle fit signe à Forestier de la suivre.

— Tiens, se dit Elisabeth, j'ai cru voir entrer un client, je ne le reconnaissais plus ; ce n'est plus un mendiant, tant mieux. Mais je voudrais bien savoir ce que Mme Prudence peut avoir affaire avec cet homme ; elle le traite tout à fait en ami, c'est drôle. Ils doivent se connaître depuis longtemps.

Après avoir fait entrer Forestier dans le petit salon, la marchande à la toilette ferma soigneusement la porte, puis se tourna brusquement vers son associé :

— Vous voilà, ce n'est pas malheureux ! dit elle ; ah ça ? d'où sortez-vous ?

— Pas de l'enfer, bien sûr ; donnez-vous la peine de me regarder et vous verrez que je ne ressemble pas au diable. Eh bien ! comment me trouvez-vous ?

— Bien. Aujourd'hui, au moins, vous êtes présentable.

— Grâce à vous, madame Prudence, qui m'avez tiré de mon affreuse misère.

— Nous verrons si vous en serez reconnaissant. Mais asseyez-vous et dites moi ce que vous avez fait depuis huit jours.

— Vous savez bien que je suis allé là bas.

— Vous avez été long à faire ce voyage.

— Ecoutez donc, c'est qu'il y a loin d'ici à La Palud.

— Qu'est-ce que c'est que La Palud ?

— Un tout petit village dans les Cévennes ; c'est à La Palud que l'Espagnol a abandonné la petite fille dans une étable, au milieu des moutons.

— Ah ! Eh bien ? interrogea anxieusement Mme Prudence.

— Eh bien, je n'ai plus trouvé à La Palud celle que j'y allais chercher.

— J'en avais le présentement ; mais elle n'est pas morte, j'espère ? dites moi vite ce qu'elle est devenue.

— Je vous dirai tout, madame Prudence, mais un peu de patience ; cependant je veux vous rassurer tout de suite en vous apprenant que la jeune fille n'est pas morte et qu'elle se porte à merveille. Là, êtes-vous contente ?

— Oui. Maintenant parlez, je vous écoute.

— La petite a été recueillie par les bonnes gens qui l'avaient trouvée dans l'étable de leurs moutons : un nommé Reboul, vannier de son état, et sa femme. Ils n'avaient pas d'enfant et n'espéraient plus en avoir ; ça ne pouvait se trouver mieux. Donc ils élevèrent la pauvre petite abandonnée et en firent en quelque sorte leur fille. Il va sans dire qu'ils l'aimèrent, la femme surtout. Il est vrai que la petite méritait d'être aimée ; par sa gentillesse, sa douceur, son obéissance, ses caresses, elle récompensait ses nourriciers de l'affection qu'ils avaient pour elle.

Tout enfant encore on admirait déjà ses grands yeux noirs, sa chevelure d'ébène qui tombait en désordre sur ses épaules.

Elle grandit. A quatorze ans, elle était la plus jolie fillette qu'on eût encore vue dans tout le pays des Cévennes.

En me parlant d'elle une femme de La Palud m'a dit :

— " Elle s'est épanouie au soleil et au grand air, comme la plus belle fleur de nos montagnes."

Bref, madame Prudence, toutes les personnes que j'ai interrogées m'ont fait le plus grand éloge de Mlle Georgette.

— Ah ! elle s'appelle Georgette ?

— Oui, c'est le nom que Mme Reboul lui a donné. Il lui fallait un nom, et la bonne femme ne pouvait pas deviner qu'elle s'appelait Thérèse.

— Sans doute, Mais pourquoi a-t-elle quitté ses parents adoptifs ?

— Elle ne les a pas quittés, elle les a suivis.

— Où cela ?

— Oh ! pas bien loin de Paris, à Montlhéry.

— Et la jeune fille est à Montlhéry ?

— Oui, madame Prudence.

— Vous en êtes sûr ?

— J'y suis allé.

— Et vous l'avez vue ?

— Je l'ai vue.

— Mais je ne pouvais pas désirer mieux ; nous sommes servis à souhait, Forestier.

— Alors, madame Prudence, dit-il mielleusement, tout arrive comme si vous l'aviez commandé.

Elle n'eut pas l'air d'avoir entendu.

— Comment se fait-il que les époux Reboul soient venus s'installer à Montlhéry ? demanda-t-elle.

— Tout simplement parce qu'un cousin du vannier lui a laissé un héritage dans cette petite ville, une auberge qui a pour enseigne " Au Faisan doré."

— De sorte que Reboul et sa femme sont devenus aubergistes ?

— Oui, l'auberge est tenue, aussi mal que possible, paraît-il, par Célestin Reboul. Il se grise abominablement, fait des crédits à tort et à travers, prête bêtement son argent, n'est pas toujours poli avec les voyageurs, qui, mécontents, s'en vont et ne reviennent plus.

— Et la femme ne met pas ordre à cela ?

— Mme Reboul est morte il y a huit ou dix mois après que son mari, homme rangé et travailleur autrefois, lui en eût fait voir de toutes les couleurs ; Reboul s'est étourdi, ébloui de son aisance, sa fortune inespérée l'a perdu.

— Que fait donc la jeune fille dans cette auberge ?

— Elle y est un peu et même beaucoup servante ; elle sert les voyageurs, car il en vient encore, grâce à elle.

— Pauvre Georgette !

— Dame, ce n'est pas elle qui a choisi sa destinée.

— Heureusement cela changera.

— Oh ! quant à ça, c'est certain.

— Avez-vous pris des renseignements sur elle à Montlhéry ?

— Je n'y ai pas manqué.

— Que dit-on d'elle ? Est-elle honnête, sage ?

ANNONCE DE  
John Murphy & Cie

NOUVEAUTÉ!  
NOUVEAUTÉ!  
RIDEAUX

Rideaux Blancs Rideaux Crème  
Rideaux en Couleurs  
Rideaux en Dentelle Rideaux en Net  
Rideaux en Mousseline  
Rideaux en Madras  
Rideaux en Chenille  
Rideaux en Appliqué

TAPIS DE TABLE

Tapis en Chenille Tapis en Broché  
Tapis Soie et Laine Tapis en Laine  
Tapis en Soie Tapis en Feutre  
Portières  
Cretounnes, Satines,  
Mousselines.

COUVREPIEDS

Couvrepieds Blancs  
Couvrepieds en Couleurs  
Couvrepieds en Marseille  
Couvrepieds français  
Couvrepieds Satin  
Couvrepieds pour berceaux, Couvrepieds  
pour petits lits, Couvrepieds pour demi-  
lits, Couvrepieds pour grands lits.  
Couvertes en laine.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

*Lapré & Lavergne*  
PHOTOGRAPHES  
360 RUE ST DENIS.  
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES  
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,  
PASTEL, ETC, ETC.  
TELEPHONE  
7283

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

MAISON - BLANCHE

65-RUE SAINT-LAURENT-65

IMPORTATEUR

- DE -

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“WESTERN”

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000  
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036  
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux  
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE son  
lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis?  
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire  
entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante?  
Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi  
lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un art de perdu  
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque?  
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation  
de tous les journaux français  
du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine fi-  
nissant le 20 octobre 1894.

36,813

LA PRESSE sera adressée à la campagne  
pendant la saison d'été à raison de 25c par  
mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques  
MONTREAL

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressantes des re-  
vues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la pre-  
mière, après l'apparition en volume, les  
romans des principaux écrivains de ce  
temps notamment : Paul Bourget, Fran-  
çois Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMI-  
GNY, 126 W. 25th street, New-York où à  
la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hu-  
rel, gérant.

Empiâtre Souverain des Montagnes Vertes

de GEO. TUCKER



Neus offrons \$500.00 de récompense pour  
un meilleur emplâtre. Des milliers de per-  
sonnes souffrantes ont immédiatement re-  
cours aux EMBLATRES SOUVERAINS DES  
MONTAGNES VERTES DE GEO. TUCKER pour  
le soulagement immédiat des douleurs Rhu-  
matismales, Rognons, Matrice, Poitrine  
Côtés, Dos, Reins.

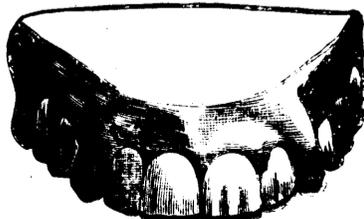
Vendus en gros et en détail chez

GEO. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

1875, STE-CATHERINE, Montréal.—Prix 25c

Neuveau procédé américains pour plem-  
bage de dents, en porcelaine et en verre,  
plus résistant que le ciment, imitant par-  
faitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger  
Neuveau procédé pour plomber et extraire  
les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite  
par les

POUDRES -  
ORIENTALES

LES SEULES

Qui assurent en 3  
mois et sans nuire  
à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1; 6 BOITES \$5

En vente dans toutes les pharmacies de  
première classe. Dépôt général  
pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine

MONTRÉAL Tel. Bell 6 513

LUBY pour les cheveux.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162-RUE SAINT-JACQUES-162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY

L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

PACIFIQUE  
CANADIEN

Changement d'heures commençant le 30 sep-  
tembre 1894

De la gare rue Windsor :

Boston et Portland, \$9.00 a.m., \$8.20 p.m.  
Toronto, Détroit, Chicago, \$8.25 a.m.  
\* \$9.00 p.m.

S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc.  
\* \$9.10 p.m.

Ottawa, Winnipeg et Vancouver, \$9.50  
a.m.

Ste-Anne, Vaudreuil, etc. \$8.25 a.m., \$1.30  
p.m. 5.15 p.m., 9.00 p.m.

Brockville, \$8.25 a.m.  
St-Jean, \$9.00 a.m., 4.05 p.m., \* \$8.20 p.m.  
\$8.40 p.m.

Sherbrooke, 4.05 p.m., \$8.40 p.m.  
Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.

Winchester, Perth, \$8.25 a.m. \* \$9.00 p.m.  
Newport, \$9.00 a.m., 4.05 p.m., \* \$8.20 p.m.

Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., \$8.40 p.m.  
Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 5.15  
p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Winnipeg et Vancouver, \$9.45 a.m.

Québec, \$8.10 a.m., \$8.30 p.m. et \$10.30  
p.m.

Joliette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.

Ottawa, \$8.30 a.m., \$9.45 a.m., \$5.45 p.m.

St-Lin, St-Fustache et St-Agathe, 5.30  
p.m.

St-Jérôme, 8.30 a.m., 5.30 p.m.

Ste-Rose et Ste-Thérèse—9.30 a.m., (a) 3. p.  
m. 5.30 p.m., 5.45 p.m. — Samedi 1.30  
p.m. au lieu de 3.00 p.m.

\* Tous les jours, dimanches inclus. Les  
autres trains les jours de semaine seule-  
ment tel qu'indiqué + Pas de connection  
avec Portland par le train quittant Mont-  
réal le samedi soir. \$ Dimanches seule-  
ment. \$ Chars-palais et chars-dortoirs.

(a) Excepté les samedis et dimanches. (b)  
Samedis seulement.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS  
129 RUE ST-JACQUES